

## Yves Laplace

---

Romancier, dramaturge et essayiste de langue française et de nationalité suisse, Yves Laplace vit à Genève, où il est né le 23 mai 1958. Il a publié quinze ouvrages aux Éditions du Seuil et chez Stock, parmi lesquels *Un homme exemplaire*; *Mes chers enfants*; *La Réfutation*; *Considérations salutaires sur le désastre de Srebrenica*; *L'Inséminateur*; *Un mur cache la guerre*; *L'Original* et *Butin*. Un récent petit livre inédit, *Les Larmes d'Arshavin*, est paru en mars 2009 dans la collection L'Aire bleue, qui a ensuite accueilli, en 2010, une nouvelle version du roman *Fils de perdition* (paru au Seuil en 1989) et en 2011 une reprise du récit *La Réfutation* (Seuil, 1996), consacré à son père.

Depuis 1984 (*Sarcasme* au Petit-Odéon), ses pièces *Nationalité française*; *Staël*; *Maison commune*; *Feu Voltaire*; *Nos fantômes...* ont été mises en scène par Hervé Loichemol à Paris (Théâtre national de la Colline, Théâtre des Athévains, TILF), Genève (Le Poche, Comédie de Genève) et Ferney-Voltaire (Châtelard). En janvier 2009, le même metteur en scène créait au Théâtre de Carouge *Candide, théâtre*, repris dès novembre 2009 à Paris (Nouveau Théâtre de Montreuil) et en tournée.

Yves Laplace a également travaillé à divers titres avec les metteurs en scène François Rochaix (qui a créé *Trois soldats*, variation contemporaine à partir de *l'Histoire du soldat*, musique de William Blank), André Steiger, Martine Paschoud et Robert Sandoz.

Il exerce par ailleurs des activités de photographe (*Les Dépossédés*; avec Valérie Frey, photos et textes mêlés, Stock, 2001, et plusieurs expositions communes), de

critique, d'enseignant et – depuis 1984!... –, d'arbitre de football.

Il a été associé dès 1981 aux travaux de la revue *Furor* fondée par Daniel Wilhem et il a publié des chroniques dans de nombreux journaux et périodiques, en France et en Suisse: *Libération*; *L'Hebdo*; *Le Temps*; etc. Il est membre fondateur des associations d'auteurs *Écritures vagabondes* et *Écritures du monde* (Paris), des *EAT (Suisse)*, de la *MLG (Association pour une Maison de la Littérature à Genève)* et il a codirigé la saison *Théâtre et littérature* du Théâtre de l'Orangerie à Genève en été 2006.

Yves Laplace

---

## Guerre et Lumières

*Pièces choisies 1984-2010*

Deux pièces vers l'Histoire et la guerre :

*Nationalité française* (1984/1989)

*Kennel Club* (2000)

Quatre pièces vers les Lumières et Voltaire :

*Staël* (1989/1992)

*Feu Voltaire – Monsieur le Multiforme* (1993)

*Candide* (2009)

*Notre jardin* (2010);

en collaboration avec Michel Beretti

*Les cinq premières pièces ont été commandées  
à l'auteur et créées par Hervé Loichemol.*

*La dernière est encore inédite.*



---

*Théâtre en camPoche*

*Répertoire*

*Collection « Théâtre en camPoche »  
dirigée par Philippe Morand  
et soutenue par la Société Suisse des Auteurs (SSA)*

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse  
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion  
de livres de poche suisses en langue française

**prohelvetia**

Publié avec le soutien de :

AVEC · LE · SOUTIEN  
· · · · · DE · LA  
VILLE · DE · GENÈVE



REPUBLIQUE  
ET CANTON  
DE GENÈVE

POST TENEBRAS LUX

« Guerre et Lumières »,  
deux cent quatre-vingt-dixième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le seizième de la collection « Théâtre en camPoche »,  
a été réalisé avec les collaborations  
de Daniela Spring et de Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche  
Couverture : « Mostar, septembre 2001 »,  
photographie d'Yves Laplace  
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-291-1

Tous droits réservés

© 2011 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

## PRÉFACE

*Je me suis beaucoup promenée avec Yves Laplace. J'ai beaucoup déambulé: ob, pas comme les philosophes, bille en tête, et la raison raisonnable aux dents, le verbe haut, et le paradoxe aux lèvres. Non. Je me suis beaucoup promenée avec Yves Laplace sans que la parole nous fût donnée, ni à l'un ni à l'autre. J'ai aimé ce silence que chacun de nos pas imposait, ses pas à lui, mes pas à moi. J'ai aimé la distance qui les désunissait, dans un tracé parallèle par lequel nos destinées étaient amenées à ne pas se rejoindre.*

*J'ai aimé cette distance comme on aime l'écart qui sépare la scène de la salle, comme on aime la seconde qui précède l'ouverture du rideau – juste après le troisième coup qui désormais n'existe plus –, comme on aime le mot qui dénouerait la tragédie et qui ne survient pas, comme on aime l'ombre sans quoi la lumière perdrait jusqu'à son nom.*

*C'est dans cet infime suspens que me reviennent aujourd'hui les impressions les plus vives que j'ai gardées des pièces qui composent ce recueil, comme si l'image frappante ne pouvait surgir que dans le creux de la période. Entre toutes s'imposent les premières répliques de Feu Voltaire: « Mes chers frères ! Dieu sera content », surgies tel le rai lumineux du plateau nu et plongé dans le noir, ainsi qu'en avait décidé Hervé Loichemol lors de la création, en mai 1993.*

*Frères, Dieu peut être content en effet. À Berlin, en 1989, avec la chute du mur, le rideau de fer a cédé,*

*scellant l'impossible alliance entre l'Est et l'Ouest. À Vukovar, en 1991, l'Europe sur le point de naître agonise. À Sarajevo, en 1992, elle brûle, avec la Bibliothèque. À Mostar, en 1993, elle sombre, comme le Vieux-Pont, dans les ondes vert-bleu de la Neretva. À Srebrenica, en juillet 1995, elle s'accorde sur fond de désastre. Quel rapport, direz-vous, entre les voix des conjurés venus régler leur compte en 1814 aux restes du grand Voltaire et la conclusion des Accords de Dayton finalement signés à Paris en décembre 1995 ? Apparemment aucun, sinon le hasard objectif du calendrier : une pièce fut écrite pour commémorer la naissance de celui qui mourut avant la Révolution française (et certes bien avant les Terreurs, rouges puis blanches, par-delà la campagne de Russie, et jusqu'à la Restauration), au moment même où l'impasse était faite sur la réalité d'un autre massacre, perpétré au nom de la « purification ». Sauf que, dans le théâtre d'Yves Laplace, les histoires ne cessent de s'interpeller et de se répondre sans jamais s'annuler : entre les combats des Lumières et les ténèbres des trois guerres qui, au siècle dernier, modifièrent les contours du Vieux Monde en avalant des millions de victimes, calcinées, ou ensevelies sous la terre jetée à la hâte dans la fosse, il est des passerelles que la scène veut jeter. Voltaire qu'on déterre, c'est l'esprit qu'on enterre, M<sup>me</sup> de Staël qui hurle dans sa cuve de Coppet, c'est l'Europe qu'on bâillonne, déjà.*

*La dimension prophétique dont s'entourent les déclarations et récits décalés placés dans les bouches de ces personnages-là, sortis des manuels et décidés à nous haranguer encore, par la volonté d'un auteur, s'assortit d'au moins deux autres perspectives : depuis la scène, c'est la parole qui constamment se donne à voir, comme si l'espace*

*noir, devant lequel les acteurs profèrent leur histoire, leurs scandales, leur vérité, devait renvoyer l'écho, non seulement du discours comme tel, mais aussi de ce qui dans la langue fait souche commune et convie l'Histoire si difficile à dérouler, menacée d'involution chaque fois qu'un événement politique majeur, ou une révolution, s'ingénie à conjuguer le temps au passé. À ce jeu, les propos qui parviennent au spectateur sont autant de perles rhétoriques et de sédiments à portée symbolique.*

*Comment s'étonner que les voix qui se font entendre ici émanent de personnages qui ne semblent ni clairement reconnaissables ni clairement incarnés ? Ainsi peut-on comprendre que, dans *Staël*, le verbe « être » au travers duquel l'identité se décline doive s'écrire et se déclamer en lettres capitales : « Germaine EST ma fille », déclare Jacques Necker. Au-delà de l'affirmation objective – Germaine de Staël est bien la fille de Necker –, la majuscule signale, justement, que Germaine n'est plus, qu'elle ÉTAIT, et que seul un fantôme hante les planches. Dans *Nationalité française*, la petite Jeanne martèle : « Je suis ma cousine Anne... Et ma cousine Sophie. » Plus loin, elle s'exclamera aussi : « Celui-ci est Philippe mon frère bien-aimé. » Tantôt, c'est soi qui est un autre ; tantôt, c'est l'autre qui est rapporté à soi. En somme, si l'identité du personnage dont le comédien endosse la défroque, littéralement, ne va pas de soi, c'est que, dans le théâtre d'Yves Laplace, les personnages n'existent pas : ils s'éclipsent au profit des voix qui les invoquent et les font revenir du passé, ils n'agissent qu'en fonction de la parole qui les fait corps.*

*Ceci change la nature du drame et du spectacle devant lesquels nous sommes conviés. La pitié et la terreur, que*

*réclamait la tragédie grecque, et qui supposaient que fussent remplies des conditions précises par rapport aux événements historiques, essentiellement rapportables à une nécessaire et possible vraisemblance, ne peuvent toucher le spectateur selon la même partition. Dans la Poétique, Aristote déclare qu'un effet de reconnaissance doit survenir: «... si l'on aime à voir des images, c'est qu'en les regardant on apprend à connaître et on conclut ce qu'est chaque chose comme lorsqu'on dit: celui-là, c'est lui.» Si Œdipe que je vois, sur scène, rencontrer Laios au détour des chemins et se coucher dans le lit de Jocaste me préserve de la peste qui me ronge, et qui tient dans le complexe du même nom, tout en me rappelant que le destin de l'enfant est contigu à celui de l'adulte, c'est d'une certaine manière parce que je peux pointer le doigt sur l'Œdipe que Sophocle campe. Voir jouer émancipe et «purifie».*

*Chez Yves Laplace, la catharsis n'est pas du même ordre. On ne sait plus d'ailleurs si elle peut ou non avoir lieu. Elle devient d'autant plus indécidable que les rapports semblent faussés entre le jeu solaire des comédiens et l'écoute parmi les rangs plongés dans l'ombre. Tout se passe comme si une troisième scène s'élaborait, en surplomb, et venait gauchir les rapports horizontaux entre les tréteaux et la salle. Jeanne, dans Nationalité française, dit bien que «l'histoire progresse» et puis que «l'histoire marche à reculons», qu'elle radote, qu'elle piétine, qu'elle nous leurre, comme le général de Gaulle «trahit» la parole dont se réclament encore des généraux devenus «félons». D'une façon symétrique, le sol lui aussi s'ouvre sous les pas de ces «voix» cherchant «l'aridité du cri»: les pieds-noirs comme les natifs («une seule espèce d'enfants») «sont de ce pays où il n'y a pas de pays».*



*Cet évidemment abyssal est à l'image du déplacement qui, par-delà le mur de scène, oblige l'acteur lui-même à accomplir le geste que le Grec ancien accomplissait depuis les gradins: « c'est lui », dit-il, en désignant le hors-champ impossible à représenter. L'histoire est révoltée, à la mesure du discours qui, sur le plateau, se tend vers elle. Elle cache dans ses plis les silences des massacres « inévitables » et la révision arbitraire des frontières par des états-majors, sinon cyniques, du moins mus par la « raison d'État »: mais l'effort de civilisation peut-il éviter ce résidu de barbarie, qu'il abrite tout en le cachant, et dont il lui arrive même de se servir? Et ce scandale, ose-t-on le penser?*

*« Un peuple qui n'aurait, pour le marquer, que des périodes de gloire ou des hommes de vertu, il serait toujours soumis à l'analyse et réduit à rien, sauf une vase. Les crimes dont il a honte font son histoire réelle, et un homme c'est pareil », écrivait Jean Genet à Roger Blin. Cet exergue au troisième acte de Nationalité française, disparu de la présente édition, annonce les pièces portant sur l'histoire plus récente. Kennel Club et Notre jardin illustrent selon la voie du paradoxe in vivo et in situ cette terrible vérité. Il est un moment, en effet, où le crime rencontre, comme une île, un jardin, peut-être, mais surtout comme un désert, la possibilité de l'effacement du crime: « Plus trace d'aucune trace », dit Ghassan. « La vieille foutue guerre des autres est à vendre, elle aussi... La guerre, c'est du chiqué », répond Nadim, dans Kennel Club. La fin du XX<sup>e</sup> siècle a inventé, au Liban, la guerre recyclable: le mémorial y colle à la banque, la banque y colle au bordel. Peu avant, elle avait commencé*

*à en élaborer le modèle présentable, avec Mai 68. Car les révolutions douces, peace and love, elles aussi nous collent au ventre. Le rire d'Omar, au sud, résonne à nos oreilles; il nous revient jusque dans les jardins que nous croyons cultiver, au nord.*

*« Cette chose... du passé... qui n'a pas eu lieu », ainsi que le croit Norma, et qui regarde du côté de la guerre civile, qui franchit une ligne de front que l'on disait « verte », mais qui surtout creuse de l'intérieur les sujets qu'elle prend en otages, « dévaste ». Oserai-je dire, avec Yves, cette fois-ci, et non plus à côté de lui, qu'elle les traverse « comme un bombardement d'électrons, avec la netteté insupportable d'une photographie trop piquée » ?*

VALÉRIE FREY,  
9 janvier 2011

# NATIONALITÉ FRANÇAISE

*nouvelle version*

*Mais enfin le drame ? S'il a, chez  
l'auteur, sa fulgurante origine, c'est à  
lui de capter cette foudre et d'organiser,  
à partir de l'illumination qui montre le  
vide, une architecture verbale – c'est-  
à-dire grammaticale et cérémoniale –  
indiquant sournoisement que de ce vide  
s'arrache une apparence qui montre le  
vide.*

JEAN GENET  
*L'Étrange Mot d'...*

## Notice

*Le 13 mars 1984, au Petit-Odéon (Paris), Hervé Loichemol créait Sarcasme, joué par Catherine Hiegel, Simon Eine et Pierre Puy, dans une production de la Comédie-Française. Il avait suscité l'écriture de cette première pièce, issue du roman que j'élaborais alors, Un homme exemplaire (simultanément paru au Seuil). D'emblée roman et théâtre se croisaient sans se recouvrir. D'emblée le soliloque s'imposait ou tentait de s'imposer au et sur le théâtre, sur le roman, sur le personnage, sur le dialogue. En quelque sorte les personnages et les dialogues qui surgiront dans mes pièces seront déduits de cette matrice, elle-même affrontée au fait divers (dans Sarcasme), à la guerre et à l'Histoire (dans Nationalité française).*

*Créée le 2 mars 1989 au Théâtre national de la Colline à Paris, après quelques représentations initiales à Genève – salle Patiño, du 19 au 29 janvier –, Nationalité française est le moment et le texte clé de ce passage, de ce transfert, de cette « déduction ». Nous y avons travaillé dans la foulée de Sarcasme (remonté en 1986 au Poche-Genève, avec Anne Durand, Christian Gregori et Michel Rossy).*

*On sait qu'Hervé Loichemol, né à Mostaganem, a quitté l'Algérie avec sa famille en 1962. En 1984, nous avons fait le voyage d'Alicante pour rencontrer l'oncle d'Hervé, modèle de l'oncle Robinson. Nous l'avons longuement interrogé. Sans doute lui ai-je parfois soufflé*

*certaines réponses. Mais pour l'essentiel, et jusque dans le détail, tout ce que Jeanne et Philippe – nièce et neveu inventés de l'oncle Robinson – lui font dire est exact et trouve sa source factuelle dans la réalité, sa source théâtrale et littéraire dans le réel (du moins était-ce mon ambition démesurée); à une exception près, qui est décisive: l'oncle véritable n'est pas mort dans un attentat qu'il aurait commis lui-même pour l'OAS. Après une année environ d'écriture, la pièce est parue aux Éditions du Seuil en juin 1986. Deux ans de travail encore seront nécessaires pour monter la production. La présentation de l'argument, les didascalies, des effets «choraux» ou répétitifs jouent un rôle important dans la première version. J'ai entrepris d'alléger cette sorte de dispositif afin de resserrer le nœud théâtral. Il m'est aussi arrivé de rétablir une chronologie souvent bousculée à l'origine.*

*À l'écrasante et notable exception près des Paravents de Jean Genet, rien ou presque dans le théâtre français n'avait été écrit, en ce milieu des années 1980, sur la guerre d'Algérie; sans parler de ses liens plus ou moins avérés avec le déclin de l'empire colonial français, avec la guerre d'Indochine, avec le traumatisme de Diên Biên Phu. La création de Nationalité française à la Colline suscitera des mouvements variés... En clair le spectacle sera tantôt décrié ou insulté, tantôt adulé, il divisera la critique et laissera les spectateurs (et l'équipe artistique) le plus souvent abasourdis. Que la pièce fût écrite par un «romancier suisse» et présentée à Paris par un metteur en scène français «d'origine pied-noir» travaillant à Genève n'entraîne sans doute pas pour rien dans les vifs accès d'humour enregistrés. Sans parler de l'usage d'emblèmes tabous, parmi lesquels le drapeau bleu blanc rouge frappé du*

*Sacré-Cœur. J'ai entendu Hervé dire, il n'y a pas si longtemps, que c'était un spectacle malade. Je partage et revendique le diagnostic dans l'exacte mesure où « nous » sommes cette maladie – mais ce « nous » ne se limite pas à l'auteur, au metteur en scène, aux comédiens et même au public.*

*S'il fallait assigner un genre à ce texte, ce serait un récitatif ou un « drame » au sens où l'entend Genet dans L'Étrange Mot d'..., cité en exergue. Nationalité française mêle donc personnages et « voix » pour faire revenir (de la mort) l'oncle Robinson: Jeanne, née le 13 mai 1958, comme la V<sup>e</sup> République; Philippe, son frère aîné; Catherine, leur mère; Violaine, sœur de Catherine; Latifa, dite Fatima, leur nourrice arabe; ainsi qu'une première voix, une deuxième voix, une troisième voix, un haut-parleur, la voix du général de Gaulle, les voix de Massu, Salan, etc.*

*Mise en scène*: Hervé Loichemol. *Comédiens*: Saïda Bekkouche, Jean-Pol Dubois, Anne Durand, Dominique Favre-Bulle, Martine Paschoud. *Décor*: François Priser. *Costumes*: Élisabeth Neumuller. *Musique*: Daniel Perrin. *Lumière*: Hervé Audibert. *Coproduction*: Théâtre national de la Colline et Association FOR (administrée par Jean-Marie Thiedey).

Une mise en ondes de *Nationalité française* a été réalisée par Claude Guerre pour France Culture, avec les voix de Michaël Lonsdale et Dominique Valadié (notamment). Première diffusion le 30 mai 1988.



PREMIER ACTE : 13 MAI 1958

*Sol peint, recouvert en partie de sable noir. Âgée d'une trentaine d'années, Jeanne est vêtue de clair, comme une fillette. Elle pourrait jouer avec divers accessoires venus de l'enfance (yo-yo, balle, corde à sauter, planche à roulettes).*

JEANNE. Mostaganem. Mostaganem, je leur ai dit Mostaganem, je leur ai crié aux oreilles, lancé au visage, oui, elle l'a craché, la petite, ce morceau détaché d'elle-même, Mosta, Mostaganem. *Arrêt. Voix d'enfance.* Méchant. Méchant garçon, je le dirai, tu seras TOUT DIT à la maîtresse. Rends-la-moi, méchant, vilain, c'est une pierre précieuse, rends-moi ma bague, sale Arabe. *Temps.* C'était la bague de la princesse Farah, sa bague de fiançailles. En gage d'amour éternel... Le Shah n'a pas quitté Farah des yeux. Il danse avec elle – aucune autre. L'élue de son cœur... *Elle s'interrompt; puis dit comme de plus loin:* À peine arrivée sur la terre étrangère, la petite fille de Mostaganem, à peine débarquée, malade encore de la traversée... APRÈS LA DÉTONATION, à l'entrée du port de Marseille, elle avait vomi sur le pont, les yeux brouillés, pliée en deux comme un sac que l'on vide, penchée toujours davantage, maman tiens-moi mieux, pas par les pieds, non, PAS LES PIEDS... –, oui, à peine arrivée sur la terre étrangère elle a tout ravalé: l'horrible détonation là-haut, sur

le pont, le vomir, Mostaganem, la palmeraie, le désert, le sel de la mer, la plage; et tous les chants, tous les contes, toutes les langues, les sultans, les cheikhs, les vizirs, les mille et une nuits...

*Arrêt. Elle imite la maîtresse d'école.* Laissez-la tranquille. Pauvre petite. Ce n'est pas sa faute. Elle est orpheline... C'est une petite Française d'Algérie réfugiée en France, chassée de son pays. Elle parle notre langue. Mais lorsque vous faites un dessin – disait Mademoiselle, la maîtresse d'école de Marseille la ville FRANÇAISE –, lorsque vous faites une maison par exemple, tout le monde ne prend pas les mêmes couleurs, certains font la maison rouge, d'autres la font jaune ou beige, de même lorsque nous parlons. *Temps.* De même, disait-elle, je parlais avec ma couleur, je n'avais pas le même goût dans la bouche, je n'avais pas goûté aux mêmes fruits, aux mêmes plats, j'avais bu du lait de chèvre, mangé d'autres viandes, respiré d'autres épices, j'étais née en Afrique, sur un autre continent, à Mostaganem, parmi les musulmans – et mon père, hélas, était... *Elle n'achève pas. Voix de la maîtresse d'école:* Mais cette petite est gauchère! Elle a vraiment tous les malheurs. *Temps.* Jusqu'à l'âge de sept ans et demi il faudra attacher, lier dans le dos, estropier la main gauche et habile de la petite sauvage... On a cru que je ne saurais jamais ni parler ni écrire, aujourd'hui l'écriture est arrondie, laborieuse, tachée; la main aveugle est celle qui écrit aujourd'hui, de même la langue parlée fut nettoyée comme une outre: raclés l'accent, la couleur

locale. Quelle idée aussi d'être née ce jour-là précisément, à Mostaganem, au printemps, au mois de mai – c'était le matin du treize...

PHILIPPE, *interrompt sa sœur. Il paraît plus âgé qu'elle (la quarantaine). Il porte une valise.* Le matin du 13 mai 1958 ma sœur Jeanne naquit à Mostaganem dans la maison de nos parents, au milieu des vignes.

JEANNE. Dans l'enclave solaire de Mostaganem...

PHILIPPE. Au premier étage de la maison, fenêtre ouverte sur la mer immense.

JEANNE. Ce jour-là, mon frère aîné Philippe, âgé de dix ans et demi, jouait au jardin avec Anne et Sophie les jumelles ses petites cousines – près de la mer immense d'où la clameur est venue.

PHILIPPE. Sous les pins parasols, sous le regard de la nourrice...

JEANNE. Dans le magnifique jardin de la propriété coloniale sous le regard de la nourrice arabe.

PHILIPPE. Tandis que la mère accouche prématurément au premier étage...

JEANNE. Une clameur incertaine encore, venue de la ville après la mer, couvre les voix des enfants et les cris de l'accouchée.

PHILIPPE, *fait l'enfant*. Prims preums.

JEANNE, *même jeu*. Je suis ma cousine Anne : Dims deums. Et ma cousine Sophie : Trims treums.

*On entend une rumeur. Bruits de foule, colère sourde, cris indistincts sur fond de mer.*

PHILIPPE. C'est pas du jeu.

PREMIÈRE VOIX. Algérie française.

PHILIPPE. Puisque c'est comme ça...

*Klaxons sur fond de mer et de foule. Trois brèves, deux longues.*

DEUXIÈME VOIX. À bas les tocards.

PHILIPPE. Puisque c'est comme ça, je ne joue plus.

TROISIÈME VOIX. Tous au gouvernement général !  
Tous au G.G. !

JEANNE, *jeu de la cousine Sophie*. PRIMS PREUMS : tu l'as dit. C'est ton tour de chercher, c'est colin-maillard, sale tricheur.

PHILIPPE. Celle qui le dit c'est celle qui l'est.

JEANNE. C'est pas vrai. C'est pas vrai, menteur.

HAUT-PARLEUR. Mes amis. L'Algérie peut être vendue d'un moment à l'autre...

PHILIPPE. Menteuse toi-même. *Il se jette sur Jeanne qui esquive l'attaque. Jeanne sort un bandeau noir, essaye de le passer autour de la tête de Philippe qui esquive. Ils se battent comme des enfants, avec beaucoup d'application. Simultanément la clameur monte.*

VOIX DIVERSES. Française l'Algérie! À bas les pourris! À bas la Chambre. Gouvernement de salut public. Vive Lagaillarde. À bas le Juif Mendès, à bas le buveur de lait! À bas les Anglais, les Américains, les bons offices. Bourguiba au poteau. Tous au forum, tous au G.G.! À bas le Maroc et la Tunisie. Vive Soustelle. Vive Massu. Vive Ortiz. Français pour toujours. Montrez qui vous êtes. Vive le Comité de vigilance. Jeune Nation avec nous. C'est le jour ou jamais, mes amis, nous sommes tous des insurgés. Les paras avec nous. Massu au pouvoir. À bas Salan. À bas les bradeurs. À bas la République!

LATIFA, *la nourrice, surgit du noir de la scène, vêtue de couleurs sombres, peau brune.* Philippe, Anne, Sophie! Ces enfants sont fous. Ils se battent comme des chiffonniers pour arracher les yeux, la langue, pour tuer. Dans quel état ils sont. Allez-vous cesser! Je parlerai à votre père.

*La lumière vive baisse lentement.*

LES VOIX. Jeanne d'Arc avec nous ! Les bradeurs au bûcher !

*La lumière baisse davantage, la nuit va tomber : il était vingt et une heures à l'heure H, ce jour-là, en Algérie. La MARSEILLAISE retentit, chantée par une foule comme ivre. Pendant qu'on entend les voix, la nourrice rassemble les objets de Jeanne : yo-yo, balle, corde à sauter, planche à roulettes – et le bandeau noir –, dispersés aux quatre coins du plateau.*

VOIX DU GÉNÉRAL MASSU. Nous – représentants de l'armée – et vos représentants – attendrons ici. Le Comité de salut public est actuellement avec nous. Nous ne quitterons les lieux que lorsque le Conseil de salut public sera formé à Paris.

VOIX DU COLONEL THOMAZO. Peuple d'Alger, c'est à l'armée et à son chef le général Salan que vous devez cette victoire.

*Bravos, hourras, vociférations.*

LES VOIX. Vive le Comité de salut public. Vive Massu. Salan n'est pas un bradeur, vive Salan.

*Bientôt la rumeur s'estompe, derniers cris, lazzis ; les paroles de la nourrice arabe retentissent dans le bleu de la nuit.*

LATIFA. Pas encore le jour... Les filles ne sont pas nées dans la lumière du jour, le jour aussitôt voilé à leur naissance, la nuit tombe sur les mères comme la honte. Mais la rosée des plaines, l'eau fraîche du matin, lorsque les chèvres l'ont bue, les filles lavent leur visage dans l'étable. La paille est dure au corps des filles, le vent, le sable au visage, et le joug du père. Mais les hommes vont par les montagnes. Ils vont par le désert. Le désert est leur domaine. Ils vont par le domaine, par les sentiers. Ils vont par les chemins obscurs. Ce n'est pas encore la nuit, les chiens ne sont pas à l'arrêt, les chats sauvages, les hyènes y voient clair comme le jour. Lorsque les enfants jetteront le gravier, les mottes de glaise sur les bêtes immobiles, lorsque la nuit figera la nuit, lorsque seuls les aveugles verront, les hommes et les femmes s'uniront par le sang, la nuit sera leur partage, le partage sera leur domaine; mais si le jour n'était pas aveugle, si les soldats...

*Arrêt. À Philippe et Jeanne:* N'avez-vous pas honte? Se battre ainsi, comme les sauvages, entre cousins. Les vêtements sont déchirés, la figure, les ongles, dans quel état. Regardez-moi. Au commencement était la poussière, et puis la terre, et puis l'eau sale, le puits, les chardons, la poussière encore, l'eau sale encore, le lait de chèvre. Les garçons grandissent, les filles gardent les chèvres, après la classe, recluses, tout l'hiver. Si l'instituteur savait – il le sait. Leurs prêtres, s'ils savaient – ils le savent. On lève les yeux, on voit le ciel, les oiseaux fondre, plus bas, s'égosiller,

non pas là-haut, près du soleil, mais dans la plaine, on entend les mères s'égosiller contre les filles, non pas les bêtes, gémir...

N'êtes-vous pas tous couverts de honte ?

Là-haut, l'hiver, dans le froid, malgré tout, de génération en génération, les filles après les mères, de génération en génération, blotties pieds nus, la tête dans le poil ras des bêtes, puis là-bas, le reste des saisons, parmi les troupeaux, dans la poussière du commencement... Jusqu'au jour où l'homme prend son bien, se fraye un chemin, jusqu'aux enfants, lorsque tout recommence : la terre et le sang, les larmes, l'ombre blottie contre l'ombre de la mère, et le pli nourricier, chair contre chair, la bouche, tout autour, les lèvres, toujours les filles, les femmes sont tirées, jusqu'au jour du renoncement, lorsque le père est mort, la mère, morte, les enfants, à leur tour... Les enfants des maîtres : d'abord les nourrir, les vêtir, les torcher, baisser les yeux, les mains, les regarder à peine, se voiler la face. *Peu à peu, le (même) jour va naître.*

HAUT-PARLEUR. Mes amis. Le Comité de salut public vient de lancer un appel au général de Gaulle pour qu'il prenne, à Paris, la tête du gouvernement de salut public. Vive la République. Vive la France. Vive l'Algérie française. Vive le général de Gaulle.

*Latifa tombe au sol, se tourne vers La Mecque, dos au public, face au soleil.*



PHILIPPE. La mère accouche par surprise, vers le milieu du jour...

JEANNE. Loin du père – mon père vigneron du désert, à Mostaganem – appelé en ville, loin des hommes du domaine...

PHILIPPE. Non seulement le père, vigneron en Oranie, mais l'oncle Robinson et les cultivateurs ont rejoint la ville – lorsque d'Alger parvient la grande nouvelle.

JEANNE. Lorsque la nouvelle du soulèvement arrive de la capitale à Mostaganem, ce 13 mai 1958...

PHILIPPE. Seule sa sœur Violaine, ma tante déjà veuve, assiste Catherine – tandis que les enfants rient et se battent.

JEANNE. Là-bas tout Alger est dans Mostaganem, tout Mostaganem est dans Alger: les hommes par convois entiers partent pour Alger, ils vont au plateau des Glières.

PHILIPPE. Au plateau des Glières d'Alger, ce jour-là, le père s'y trouvait, l'oncle Robinson aussi. Pour saluer les morts devant leur monument, une cérémonie doit avoir lieu...

JEANNE. À la mémoire de trois soldats fusillés par le FLN.

PHILIPPE. C'est le clairon qui sonne en l'honneur des trois soldats, titulaires de la médaille militaire et de la croix de la valeur militaire, décernées à titre posthume.

JEANNE. Puis un cri jaillit : VIVE MASSU.  
Le général parachutiste au béret rouge s'avance, précédant le général Salan.  
La foule hurle : L'ARMÉE AU POUVOIR.

PHILIPPE. Pour un soldat mort, dix morts arabes, cinquante morts arabes, mille Arabes morts, disait-il, lui, l'oncle Robinson.

JEANNE. Tous les Arabes sont des fellaghas en puissance, un bon Arabe est un Arabe mort, de même les Juifs, de même les Viets, disait l'oncle Robinson depuis son retour d'Indochine. Pas de quartier, disait-il, depuis qu'il était rentré au pays.

PHILIPPE. Minute de silence devant le monument des morts français.

JEANNE. Le père et l'oncle s'y trouvent, ce jour-là. Des barrages de CRS rejettent les premiers manifestants. Mais d'autres groupes assaillent le palais par les jardins du nord.

PHILIPPE. On saccage les bureaux. On lance par la fenêtre les dossiers auxquels la foule met le feu.

JEANNE. À l'entrée du palais, buste de Marianne, déboulonné. Puis la *MARSEILLAISE*, l'enthousiasme. Une déferlante...

*Noir sur la scène. Musique. Lorsque la lumière revient, Philippe finit d'écrire à la craie, sur une ardoise, la phrase suivante: L'ARMÉE EST LA GARANTIE DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE. Puis il efface du revers de la main cette phrase, laisse la craie tomber au sol, ouvre sa valise, trouve un compas, une équerre, une règle, des ciseaux, etc. Il range l'ardoise au fond de la valise, trouve de vieux journaux, les déplie, les dispose au sol, regarde ce que cela donne, s'assied dessus, etc. Il trouve une carte d'état-major représentant les départements français d'Algérie, la déploie sur le sol. Il s'assied dessus, se lève, s'empare du compas, l'ouvre comme pour tracer un angle, met la main sur son front, en visière, scrute l'espace. Il pose le compas sur la carte d'état-major, retourne à sa valise, trouve une paire de jumelles, s'empare de la règle, des ciseaux, de l'équerre, etc., et les dépose à leur tour sur la carte d'état-major, tels des instruments de mesure. Il s'empare d'un journal.*

PHILIPPE. *Il lit comme sans comprendre.* « Un nez cyranesque, une moustache en poils de sanglier, un grand corps de bûcheron, un pas pesant quatre-vingt-dix kilos... » *D'une voix plus assurée:* « JE NE SUIS PAS UN GÉNÉRAL DE COUP D'ÉTAT. LE RÉGIME N'EN VAUT PAS LA PEINE. Cette boutade, les familiers du général Massu la lui ont souvent entendu prononcer... »

*Il fait quelques pas, porte les jumelles à ses yeux, les laisse retomber sur son ventre et poursuit sa lecture,*

*sautant d'un titre ou d'un paragraphe à l'autre, l'air déconcerté.* « La France déchirée... À Paris, où se trouve de Gaulle (comme tous les mercredis)... Nous tiendrons parce que vous tiendrez... Une présence formidable... Un général de paras qui saute lui-même en parachute... L'épopée de la deuxième division blindée... Il avait suivi Leclerc en Indo... Décidé à être à Suez en huit jours... S'arrête en pestant devant El Kantara... Au train où il allait, soutenu par les canons israéliens... Il réussit à cravater le terrorisme à Alger... C'est un homme sans ambition, un père de famille paisible... »

*Un temps.* « M. Pierre Pflimlin, le nouveau président du Conseil, n'est rentré chez lui qu'à six heures trente du matin. JE NE TIENS QUE PAR DES PIQÛRES, déclare-t-il. SI MES MÉDECINS ME VOYAIENT... »

*Il regarde autour de lui, porte les jumelles à ses yeux, scrute longuement la salle, pose les jumelles sur la carte d'état-major représentant les départements français d'Algérie et prononce, d'une voix somnambule, sans même lire le journal:* « GARDIEN DE L'UNITÉ NATIONALE, JE FAIS APPEL À VOTRE PATRIOTISME ET À VOTRE BON SENS; CHEF DES ARMÉES, JE VOUS DONNE L'ORDRE DE RESTER DANS LE DEVOIR... Signé: René Coty, président de la République. »

*Un temps.* « EN RÉALITÉ, déclare M. Pierre Pflimlin, DE NOUVEAUX SACRIFICES SERONT DEMANDÉS À LA NATION AFIN QU'UNE PAIX VICTORIEUSE RÉCOMPENSE... » *Arrêt. Il rejette de la main ou du pied, rageusement, les objets et les instruments de mesure*

*posés sur la carte d'état-major représentant les départements français d'Algérie. Il trouve un autre journal abandonné au sol, le retourne, lit les titres de la dernière page: « DE GAULLE : SI LE PEUPLE LE VEUT, JE SUIS PRÊT... LA VEDETTE RUSSE TATIANA SAMOILOVA, GRANDE GAGNANTE DU FESTIVAL DE CANNES, S'ÉCRIE EN FRANÇAIS : C'EST SI BON, OH LÀ LÀ ! »*

*Il range une partie des accessoires au fond de la valise, où il trouve un sextant. Il fait quelques pas, mesure la distance angulaire des astres et leur hauteur au-dessus de l'horizon, etc.*

*Il sort de la valise un théodolite et un pied de bois mécanique, à trois tiges. Il dresse le théodolite sur le pied de bois, à l'endroit où la carte d'état-major était déployée. Il règle le niveau de verticalité, souffle sur l'objectif de la lunette, écrit quelque chose avec le doigt sur la surface embuée de l'objectif, nettoie l'objectif, etc. Il regarde dans l'oculaire de la lunette, il fait tourner la molette de mise au point, il vise au moyen de l'alidade, il mesure les angles réduits à l'horizon et les distances zénithales des astres.*

*Puis il mesure l'espace, la lumière, comme un arpenteur, ou comme un cartographe.*

*Tout en parlant.*

Comme un corps vivant, ni chaud, ni froid, incertain de ses limites, tiède, à demi mort. Enfant, je connaissais la mer. *Voix d'enfance*: Il ne va pas mourir, dis. Pauvre petit chat mignon. Il ne va pas mourir, dis, maman – c'est moi qui l'ai trouvé. Je ne veux pas qu'il meure. Il a peut-être des frères et des sœurs. Il a peut-être une

maman. Il a peut-être un petit garçon chat, une petite fille chat, des chatons. Je l'ai trouvé dans le fossé, à côté de l'enfant. Encore un enfant arabe tout dégouttant de sang. *Nulle émotion.*

Et d'abord le sable. Comme la poudre sur le visage des morts... De la cire, ce visage même, comme un masque... Le sable grouillant de vie, d'insectes, de carapaces infimes, de sifflements. Soixante-dix degrés Celsius au sol, presque, grouillant de vie, de serpents siffleurs, raides comme le bois, de mangoustes, de lézards, d'insectes métalliques, guerriers cruels. Oui : la vie grouille, dix centimètres au-dessus du sol, dans le sable, enfouie. Au-dessus – dix centimètres encore au-dessus – souffle le vent du désert. Toute sorte de vie : exterminée. Dix centimètres encore au-dessus, toute velléité même de vie : anéantie. Dix centimètres à peine encore au-dessus, inutile d'insister, n'est-ce pas, plus la moindre velléité – le chaudron.

Ma tête. Ce qu'il en reste, trente ans plus tard... Les couleurs, trop vives. Quelles couleurs? Ce qu'il en reste, ce délavé, l'enfance, ce torchon. À évacuer. Un peu de dignité, bon sang!

*Reflux.* Lavé, sous le ciel trop pur, dans l'insouciance de l'âge – j'avais six, sept, huit ans –, par les ruelles, par les souks, entre les jambes des marchands... L'enfant dans l'insouciance de son âge, levé à l'aube, lâché sous le ciel trop pur, entre le désert et la mer... Par les petits vaisseaux d'abord, les canaux, les ruelles, toute leur espèce de bazar, par les rues de la ville arabe et

par les grandes artères ensuite, accompagné d'autres garnements... Les enfants dans l'insouciance de leur âge vont et viennent entre le désert et la mer, librement, sans rendre compte, passent partout, entre les jambes des soldats, les enfants de ce pays, si j'ose dire, lâchés sous le ciel trop pur, vont et viennent par les sentiers, par les souks, par les ruelles, par les grandes artères, comme les chats, sur les places, parmi les tentures rouges, vertes, bleues – ma pauvre tête dégoulinant de couleurs effacées –, oui, comme les chats ou les chiens vont librement, frayent librement, de même les enfants de ce pays, lâchés comme une pleine main de sel, s'insinuent dans tous les orifices de Mostaganem, la ville... Les enfants européens lavés à l'aube, tôt levés, lâchés sous le ciel trop pur comme une poignée de sel vont et viennent par les marchés couverts, librement, par les places de Mostaganem, nul compte à rendre, dans l'insouciance de leur âge, entre les jambes des marchands des souks, entre les jambes des appelés, entre les jambes des conteurs assis en tailleur devant la mosquée à Mostaganem, la ville, entre le désert et la mer.

*Colère sourde.* Nulle trace de vie, vingt centimètres au-dessus du sol, pourtant l'oncle est passé, l'oncle Robinson, plus d'une fois, traverse le désert à dos de chameau, il franchit les frontières, le Sahara.

*La colère augmente.* Le désert ou la mer, il faut choisir. Le désert ni la mer... Ma pauvre tête.

Il faut vous dire aussi que le mot de pays même ne signifie rien, l'idée même de pays ne signifie rien, l'épreuve du pays lui-même, pas à pas arraché, conquis sur le désert, sur les nomades, sur les Berbères, sur la coutume, ne signifie absolument rien pour moi. *Pause.*

Bon sang ne saurait mentir, naturellement, disait-il, lui, l'oncle Robinson, né en Algérie, de parents étrangers, avant la Grande Guerre, nationalité française. BON SANG – disait-il, lui, l'oncle Robinson, retour d'Indochine, retour des mers, retour des océans, retour des brousses, des jungles, des forêts tropicales, retour des campagnes militaires, retour des guerres coloniales: un peu de dignité, bon sang, disait l'oncle Robinson, c'est ainsi qu'il est rentré chez lui, au pays...

Puis l'oncle Robinson s'est installé voyageur de commerce, à peine rentré chez lui, au pays, dans le domaine familial, il est retourné au désert, d'abord en autocar, puis à dos de chameau, transportant, charriant avec lui, par le désert, une malle pleine d'effets, d'étoffes, d'expédients – de poudre à vendre aux habitants du désert. *Pause.*

Ma pauvre tête, comme les ténèbres, toutes ces couleurs noyées, un océan de couleur, autrement dit, le noir. La mer est immense, noire. – NOIR !

*Noir sur la scène.*

*Lumière. Crue. Les trois acteurs de face. Alignés ? Ils n'entendent pas les autres. Ne s'écoutent pas. Ne se parlent pas. Ne voient pas les autres ?*



LATIFA. Une jeune fille portait un nom. Un jeune homme portait un nom. Ils vivaient sur des rives séparées : l'oued les séparait. Mais un pont relia les deux rives...

PHILIPPE. Le monument aux morts – tu parles des morts ! Il s'agit bien des morts !...

JEANNE. Marraine Violaine ma tante tient la tête de ma mère...

LATIFA. Ils se rencontrèrent sur le pont. Ils se marièrent et conçurent un enfant dans la paix de leurs deux villages.

Mais le pont fut brisé et sombra par le milieu du fleuve. Chaque village accusait l'autre. Nul ne franchissait plus l'oued. Les hommes se regardaient durement d'une rive à l'autre.

Cependant l'enfant grandissait dans le ventre de sa mère, sur l'une des rives de l'oued. Mais il ne connaissait pas la voix de son père, prisonnier de l'autre rive. Or l'enfant refusait de naître avant de connaître cette voix. Bientôt la mère fut en couches ; cependant l'enfant ne voulut pas naître. Il appela son père depuis l'intérieur du ventre de sa mère. Il parla aux hommes du village. Il les supplia depuis l'intérieur du ventre de sa mère, rien n'y fit. Nul au village ne voulait reconstruire le pont qui avait réuni l'homme et la femme – le pont dont l'absence séparait le père et le fils, la langue et le nom. Alors l'enfant grandit tant que sa mère éclata.

Sorti de sa mère éclatée, l'enfant sans nom continuait de grandir. Il se coucha en travers de l'oued et grandit tellement dans le lit de l'oued que sa tête et ses pieds touchèrent les deux rives. Alors l'enfant se changea en pierre et le père traversa le pont. Il vint pour mettre en terre sa femme éclatée et pleurer son enfant mort...

PHILIPPE. Au balcon du gouvernement général, c'est l'instant dramatique de la proclamation. Un petit garçon musulman, grimpé sur les épaules de son père, brandit le drapeau tricolore. Ils sont des milliers devant le palais, ils sont trente mille, cinquante mille, quatre-vingt mille manifestants ivres de joie.

Au même instant à Oran, le Comité de vigilance... Au même instant à Sidi-bel-Abbès, au même instant à Constantine, Oujda, Sétif, Blida, des milliers d'Européens, ivres de joie...

À Paris, six mille manifestants se dirigent vers la Concorde. Dans cinq minutes, le flash de l'AFP va bouleverser les députés au restaurant de l'Assemblée...

À Alger, le colonel Ducourneau, chef de cabinet de M. Lacoste, finit d'écrire à la craie, sur l'immense tableau noir, la première proclamation du Comité: L'ARMÉE EST LA GARANTIE DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE.

Le mot d'ordre de fermeture des magasins et bureaux est largement suivi. Les cafés ont tiré leurs rideaux, la population est invitée à se rendre en armes sur les lieux de travail. INVITÉE!... Une

mobilisation sur place des territoriaux n'est pas exclue par le Comité de... PAS EXCLUE! SUR PLACE!...

JEANNE. Je ne sais pas si je suis née au milieu du jour, comme on me l'a dit plus tard – là-bas, en France. Je ne sais pas si c'était un jour ordinaire ou non. Violaine assiste ma mère dans le travail de cette naissance. Les persiennes sont baissées. Le domaine est calme. À peine les voix des enfants qui jouent à colin-maillard. Ce sont les jumelles de Violaine: Sophie, Anne; c'est Philippe, mon frère. À peine leurs voix percent-elles avec le jour à travers les persiennes. Je ne sais pas si elle cria. Je ne sais pas si les autres l'entendirent. Le soir les hommes n'étaient pas là. Le soir du lendemain ils étaient là – cultivateurs et propriétaires fonciers –, revenus ivres de joie, par convois, de la capitale soulevée...

LATIFA, *elle termine son récit.* À l'enfant-pont fut donné le nom de son père. Voilà pourquoi les garçons prennent le nom du père. Voilà pourquoi, lorsqu'un enfant vient à naître, si les villages se chamaillent, l'entremise de sa naissance établit la paix dans les villages de mon pays.

PHILIPPE, *il termine son récit.* Cependant l'oncle revient, ivre de joie. IVRE DE JOIE!... Bon sang ne saurait mentir. Lui, l'oncle Robinson,

militaire à la retraite, présentement voyageur de commerce à travers le désert, de passage... né en Oranie de père espagnol et de mère italienne, nationalité française, a pris une décision, ce 13 mai 1958: il ne retournera pas au désert. Il finira sa vie ici, à Mostaganem. Il cultivera la vigne, comme son frère – mon père. Chez lui, désormais, sur ses terres, parmi les siens, dans son pays, oui, comme un cul-terreux, FRANÇAIS, dit-il, pour toujours et à jamais – dit-il.

JEANNE, *elle termine son récit*. Mon père était là, ivre de joie, lui aussi, de retour avec l'oncle son frère. Quatre ans et trois jours plus tard – le 16 mai 1962 –, sur le pont, mon père se tire une balle dans la bouche, sous les yeux de son frère, l'oncle Robinson, à l'entrée du port de Marseille. Il nous laisse en bas, dans la cale, sa femme Catherine, la tante Violaine – à *Philippe* – et nous deux... Le soleil, tout ça, voilé par trop de larmes. Et moi Jeanne, la petite Jeanne, Jehanne du royaume de France – c'est comme si je n'étais jamais née...  
JE NE SUIS JAMAIS NÉE.

*Noir.*

## DEUXIÈME ACTE

*Marseille: les deux sœurs Catherine et Violaine sont auprès du cercueil – ou de la tombe – de l'oncle Robinson. De l'autre côté, Philippe flanqué de la valise s'apprête à reprendre « son » rôle. Entre les deux, une bouche d'ombre, la nuit céleste d'où le corps et la voix de Jeanne surgiront bientôt.*

VIOLAINE. Il est mort. Catherine ma pauvre sœur porte le deuil de ce frère par alliance.

CATHERINE. Le frère de mon pauvre mari – l'oncle Robinson, l'oncle de mes deux petits Philippe et Jeanne – est mort. *Un temps.* Déchiqueté.

VIOLAINE. Les femmes portent le deuil de leur frère par alliance, mort déchiqueté. *Un temps.* Lorsque les inspecteurs ont vu ça...

CATHERINE, *elle poursuit*: ...le corps déchiqueté par – *elle cherche le mot* – maladresse, l'échec de... l'attentat, cela ne les a pas surpris. Mais il y avait encore cette jambe qu'ils ne s'expliquaient pas.

VIOLAINE. Cette jambe inexplicablement noire. Non pas malade. Inexplicable. Séparée du corps lui-même. *Un temps.* Une jambe pareille... Noire comme de l'ébène.

CATHERINE. Ils étaient soupçonneux ; c'est le mot.

Le premier inspecteur me demande – *prenant un accent marseillais* – : « Quand est-il mort ? » *Elle cite sa propre réponse.* Ce matin, M. l'inspecteur. Il a passé la nuit dans un état, mais alors, définitif. « *Voix* » de l'inspecteur : « Alors vous dites dans la matinée ? mort dans la matinée des suites de ses blessures ? » *Elle répond.* Il a passé pendant la nuit. Il s'est traîné jusqu'ici... Il perdait le sang. Il avait l'habitude, voyez-vous. Déjà il s'était traîné dans la cuvette, à Diên Biên Phu, traîné parmi les morts et les autres blessés. Il avait souffert tout ce qu'un homme... – c'était un héros, voyez-vous, M. l'inspecteur...

Nous avons tous beaucoup souffert – *elle hésite* – de l'Algérie, voyez-vous. Plus particulièrement de l'Algérie française. Mon pauvre mari n'a pas voulu voir... il n'a pas voulu mettre les pieds ici – *elle hésite* – en France. Il est... resté sur le pont du bateau. Il y est resté, sous nos yeux. Une seule balle : dans la bouche.

Eh bien lui son frère – le mort – l'oncle Robinson – tout le monde l'appelle oncle Robinson, rapport aux petits –, il ne s'en est jamais remis. *De plus loin.* Il nous avait beaucoup aidés – Violaine ma sœur qui était déjà veuve du temps D'AVANT, les quatre enfants, et moi...

Et le petit Philippe, mon aîné, qui l'aimait tant : comme un second père, M. l'inspecteur!... Ça compte, à quatorze ans et demi.

Il nous avait tous installés, ici, à Marseille. Puis il s'est reposé de ses malheurs, parmi nous.

« *Voix* » de l'inspecteur. « Mais cette jambe noire : il avait la gangrène, ou quoi?... – parce que ça n'a rien à voir avec l'explosion. Expliquez-vous, à la fin. » Un maléfice, M. l'inspecteur.

Il s'échauffe. « Je ne puis vous croire », dit-il.

À mon tour, M. l'inspecteur, je ne vous comprends pas. Une jambe qui a noirci ? Et alors ? Un maléfice : une maladie ancienne, oubliée, tropicale, peut-être, mortelle, peut-être – dont il n'est pas mort. Tout simplement. Allez savoir avec les héros. Il avait fait l'Indochine, voyez-vous.

VIOLAINE. Quand même. Noire comme... la jambe d'un nègre. Noire d'ébène.

CATHERINE. Les maladies tropicales – le paludisme, la malaria, la fièvre jaune –, il les avait toutes eues. Il ne s'est jamais soigné. Est-ce que je sais, moi ? Avec leurs saletés de moustiques et de mouches... tropicales.

*Bascule d'éclairage : la lumière baisse ou s'éteint du côté de Catherine et Violaine qui restent en position de témoins ; elle augmente du côté de Philippe.*

*Entre les deux « espaces de parole », Jeanne – en Jeanne d'Arc la Pucelle – descend du ciel. Avec armure, épée, casque et visière... Une pluie d'or accompagne cette descente dans un trou noir. On s'est souvenu ici d'une représentation du mystère de l'Assomption de la Vierge à Elche (15-Août), lorsque l'ange descend sur la terre pour annoncer le miracle.*

PHILIPPE. Le mystère d'Elche! *Il rit.* Ça le faisait rire. Ton grand-père espagnol, mon père, venait d'Elche, la plus grande palmeraie d'Europe, près d'Alicante – me disait l'oncle Robinson.

Le mystère d'Elche... Laissez-moi rire, disait l'oncle. Pépère, ton grand-père, mon père – me disait-il – m'a souvent raconté le mystère du 15-Août à Elche quand il était gamin... Notre-Dame qu'ils traînaient dans toute la ville, sur leur brancard. Et la foule dans la cathédrale d'Elche... L'ange descendu sur la terre pour annoncer l'Assomption de la Vierge... qui remontait vers la voûte, par la même nacelle! On était gamins – disait ton grand-père espagnol, mon père: l'ange ou la Vierge, la sainte Vierge ou Jeanne la Pucelle; pour nous, c'était du pareil au même.

JEANNE, *finissant d'effectuer sa descente, elle ouvre sa visière.* Celui-ci est Philippe mon frère bien-aimé. Il entend des voix. Comme moi – la petite Jeanne de France.

Il entend la voix de l'oncle Robinson. Feu l'oncle Robinson – notre oncle – parle désormais par sa bouche.

PHILIPPE. La Vierge noire... l'Assomption de Marie mère de Dieu... Jeanne d'Arc la Pucelle... Bref.

*Philippe crache par terre. La pluie d'or ne tombe plus du ciel. Des milliers de paillettes recouvrent le sol, illuminant au centre du plateau cette bouche d'ombre où Jeanne évolue.*



JEANNE, *elle fait son annonce*: HISTOIRE D'UN HÉRITAGE. HISTOIRE D'UNE VOCATION. *Philippe ouvre la valise, d'où il va sortir les effets militaires de l'oncle Robinson. Jeanne poursuit.* Le 1<sup>er</sup> novembre 1954, six mois après Diên Biên Phu, l'insurrection éclate en Algérie. L'oncle Robinson, retour d'Indochine, parle à son neveu Philippe, mon frère, âgé de sept ans. L'âge de raison.

PHILIPPE. Il reste des frères de la mère aux Amériques, disait-il. C'est toute une saga, disait l'oncle Robinson. *Il crache par terre.*

Mais aujourd'hui mon oncle Robinson est mort. *Il fouille dans la valise, s'empare de la tunique militaire. Il l'enfile.*

*Il devient la « voix » de l'oncle Robinson.*

Il y a de la famille émigrée là-bas, aux Amériques. On était d'Aversa près de Naples, par la pente des mères. On sort aussi de là.

Ceux qui ne pouvaient pas aller dans les Amériques – Italiens, Espagnols, ou autres – sont venus faire leur vie ici, en Afrique du Nord française. C'est comme ça que ton grand-père d'Elche, mon père, a rencontré ta grand-mère d'Aversa, ma mère. Ils allaient sur leurs vingt-cinq ans. Ils avaient émigré en Algérie avec leurs parents – comme d'autres à droite à gauche. Faire du pognon et se faire une vie... En Afrique du Nord française, les Européens étaient considérés comme français. Automatiquement. Parce qu'ils n'étaient pas arabes.

Nous autres, ma foi : ton grand-père s'est marié avec ta grand-mère, et je suis le fruit de ce mariage. Puis il y a eu mon frère – ton père.

*Un temps.* Oui : une moitié de sang espagnol et une moitié de sang italien. Cinquante pour cent espagnol par le père, cinquante pour cent italien par la mère. *D'une voix étranglée – puis s'étranglant de rage :* Je n'ai rien de français. Rien, rien. Pas une goutte. Les Français, je ne peux pas les sentir. Tous des bandits, tous des... Apaches. Faux culs. Bradeurs. Saloperie, macaques. Avec leur, avec leur... Tous des... des de Gaulle et compagnie!

*Jeanne s'éclipse, répandant des paillettes d'or au passage.*

PHILIPPE, *de plus loin.* Pépère – mon père – est devenu tonnelier. *Pause.* C'est là-dedans que je suis né. Dans les bas-fonds : dans le quartier du port. Ce qu'il y avait de plus bas. Parmi les gitans ou quelque chose comme ça.

*Philippe se passe la main dans les cheveux.* J'ai grandi... puis j'ai fait l'école Pigier, qui était une école universelle, qui vous apprenait absolument tout.

*Un temps.* En 1926, 1927, c'était en Algérie l'époque des premières voitures sans cheval, les... automobiles. Je voulais devenir mécanicien. La mécanique me plaisait...

*Il se frotte les yeux.* Bref vous commencez à travailler dans l'atelier de tonnellerie du père. Vous enfoncez les tonneaux. Vous repiquez les fûts.

On n'y prête pas attention. Comme j'étais en pleine force à cette époque-là, on travaillait des soixante-dix, soixante-quinze heures.

J'avais seize, dix-sept ans, on ne sentait pas la fatigue, nous autres; on était... robustes, de constitution.

*Un temps.* Bref il y avait un familier qui était charpentier de marine et qui construisait un chaland-grue. Parce que – anciennement – la grue était au milieu du pont, sur le chaland, pour embarquer le charbon.

Du jour au lendemain me voilà passé à la construction d'un chaland. Après une semaine, en tant qu'apprenti, on me colle un ouvrier. C'était un ancien agent de police. La semaine terminée, il faut établir le bulletin de salaire. Je lui demande conseil. Il m'aide à multiplier les heures de travail par le taux horaire. J'additionne, voilà le bulletin de salaire. Bref, le comptable était le frère du patron. Je lui donne mon petit billet. Il regarde ces... opérations, il me paye.

La semaine passe. La semaine suivante, je recommence. Le comptable regarde les calculs et demande qui a fait ça. Je lui dis que c'est moi. Le type me regarde droit dans les yeux: À partir de lundi, dit-il, au bureau. Moi qui détestais les bureaux!... J'ai commencé par le bureau, et fini par le bureau.

*Philippe passe la main dans ses cheveux, il se frotte le crâne, furieusement, comme s'il était la proie d'un démon. Il se gratte sous les bras, puis sur le thorax,*

*puis il se gratte le ventre, le bas-ventre, ôte son pantalon « civil », se gratte mieux. Il hésite, puis s'empare du pantalon militaire resté dans la valise. Il enfle ce pantalon militaire, finit de se gratter à travers, poursuit le soliloque de l'oncle.*

Bref, je me suis engagé. J'ai devancé l'appel. Je voulais... aller en Allemagne, voyager. Le 11 février 1931, Pépère signe pour moi – il fallait signer. À peine trois, quatre jours plus tard, je prenais le bateau pour Marseille, première destination. Puis je suis incorporé au vingt-deuxième RTA ; je vois la neige pour la première fois. J'étais tout feu tout flamme, au commencement, n'est-ce pas. Le vingt-deuxième régiment de tirailleurs algériens... ALGÉRIENS!

Bref, deux jours plus tard, on me fout au bureau de la CM1, la compagnie de mitrailleurs du premier bataillon. Puis me voilà dans un autre bureau, le bureau du matériel. Une calamité!

Bref, un beau jour, je voulais passer DE CARRIÈRE. Je n'avais pas de prétention spéciale, à cette époque, non, j'aimais voyager, j'aimais la liberté – voilà pourquoi je voulais absolument devenir officier de carrière.

On me change de compagnie. Retour au bureau. Je vois le capitaine. Je dis Mon capitaine, je sors d'un bureau, je devance l'appel, je retourne au bureau. Je m'engage, je retourne au bureau. Je passe DE CARRIÈRE, on me fout au bureau!... Je dis Mon capitaine, je sors d'un bureau, je voudrais m'initier aux affaires de la guerre.

*Un temps.* Un beau jour, comme le Tour de France passait par Belfort... – j'étais en permission, avec une petite amie : nous prenons l'hôtel à Belfort. Nous prenons la chambre, pas de problème. J'avais un bon coup de crayon. Je croque le lion de Belfort depuis la fenêtre de la chambre. Retour à la compagnie. Je fous le lion de Belfort sur la couverture du registre comptable, à titre décoratif. Ce registre comptable allait chez le colonel... Le dessinateur du régiment prend son congé. Le lendemain, l'ordre arrive : Au bureau du colonel ! Une calamité.

J'entre au bureau du colonel comme dessinateur. Sans vouloir me vanter, c'est moi qui ai tracé les plans de défense de... la ligne Maginot. On était... on était... la compagnie était... bouchon sur la ligne Maginot.

Je travaillais à l'état-major, au bureau de l'état-major, je travaillais sur la carte d'état-major. Je traçais des plans toute la sainte journée, sans vouloir me vanter.

*Soudain :* Je n'ai jamais pensé que j'étais pied-noir. *Il hésite.* Le pied-noir... c'est peut-être assez ridicule – le pied-noir, à cette époque-là, était plus français que le Français. Je ne savais qu'une chose, en tant que pied-noir – *il hésite* –, le pied-noir, évidemment, n'avait pas les mêmes droits que le pied-blanc.

*Il se passe la main dans les cheveux, poursuit.* Je donne un exemple : après l'Indochine et tout ce qui s'ensuit... en 1954, je me suis dit que l'Algérie était foutue. Puisqu'on avait déjà perdu

l'Indochine, en 1954, l'Algérie était foutue!... Je décide d'acheter quelque chose en France, foutu pour foutu, je vais en France avec l'argent de la Banque française d'Algérie, acheter la baraque... L'argent de la Banque française d'Algérie ne valait rien en France métropolitaine!

Je reprends mes billets. Je passe la nuit à l'hôtel, derrière les arènes de Nîmes, je veux payer la nuit, la patronne m'envoie son fils. Le fils cherche la bagarre. *Rejouant le dialogue avec le fils*: « Je suis français d'Algérie » – je montre l'argent –, « Vous le prenez? – Non. » Il demande des voyageurs-chèques! *Outré*: Je dis Je suis français d'Algérie, je n'ai aucun droit en France! Vous les Français, vous allez en Algérie, vous payez avec l'argent de la Banque de France. Vous touchez votre salaire en Algérie... Vous touchez trente-trois pour cent d'augmentation!...

*Philippe semble avoir perdu le fil. Il marche un peu, cherche quelque chose au fond de la valise, trouve une photographie sépia dans un cadre en forme de cœur. Il regarde la photographie, l'éloigne, la regarde à nouveau. La photographie représente le visage d'une jeune fille asiatique. Les lèvres de Philippe remuent, on ne l'entend pas.*

*Il retourne le cadre et murmure*: « À Robinson, amour pour toujours. » Le cœur avec la flèche... « Ta femme, ton amour. »

Mon amour?... Tanarah! « Hanoi, le 5 septembre 1942. » 1942!

*Jeanne entre-temps débarrassée de son armure va d'un point à l'autre du plateau, chemine.*

JEANNE. La traversée du désert : l'homme marche, il va d'un point à l'autre, le désert est devant lui. Il marche, il fuit un point tracé sur le sol, le vent balaye le sol, le désert est derrière lui. De même, la traversée de la jungle. De même, dans la brousse. De même, dans les maquis. De même, sur les collines, sur les montagnes. De même... au fond de la cuvette.

CATHERINE. Rescapé de l'Indochine, il rentre à Mostaganem. Rescapé – un parmi trois mille deux cent quatre-vingt-dix rescapés... –, il rentre.

VIOLAINE. À Mostaganem en 1954, c'est le début de la guerre. L'Algérie est foutue, dit-il...

CATHERINE. Espagnol par le père, italien par la mère, rescapé des camps d'Indochine, rescapé des lavages de cerveau, nationalité française...

JEANNE. D'abord l'homme marchait debout, puis il marchait à quatre pattes, puis il ne marchait pas, puis il avançait en rampant, puis il n'avancait pas. L'homme était dressé, puis il s'est courbé, puis il s'est couché. Il est debout, puis il se penche pour entrer dans le fortin, puis il se tient accroupi, puis il guette

l'ennemi ; puis il s'agenouille dans les tranchées, puis il patauge, puis l'homme rampe dans les tunnels, dans les conduits, dans les boyaux. Puis il lève les mains. Puis il baisse la tête. Puis il marche tête baissée, les mains sur la nuque.

CATHERINE. Onze mille sept cent vingt et un sont faits prisonniers...

VIOLAINE, *elle poursuit*: Dont quatre mille cinq cents blessés...

CATHERINE, *elle reprend*: Ils marchent vers les camps.

JEANNE. L'homme rampe au fond de la cuvette. Les positions Lili, Claudine, Éliane, à proximité de la piste, dans la portion sud, sont tombées. Les centres Béatrice et Gabrielle sont tombés dans la nuit du 14 avril. Puis le fortin Isabelle, à proximité de la piste de secours, tombe enfin. C'est le 7 mai 1954. Il capitule.

CATHERINE. Deux mois auparavant... en mars 1954, lorsque l'attaque fut lancée sur le camp retranché de Diên Biên Phu – l'infanterie ennemie progressait à travers un réseau souterrain long de quatre cents kilomètres.

VIOLAINE. L'attaque est lancée. Cette bataille, la plus rude depuis Verdun...



CATHERINE. Les roquettes sont lancées, puis les mortiers, puis les volontaires de la mort jettent des grenades pour anéantir les derniers barbelés...

VIOLAINE. Désormais l'ennemi se tient... – *elle cherche le mot* – campé... aux portes du camp retranché. L'artillerie ennemie, aux portes du camp retranché, tient sous un feu... d'artillerie... constant la piste d'aviation, le – *elle cherche le mot* – poumon de Diên Biên Phu.

CATHERINE. En France métropolitaine comme dans l'Empire, l'émotion est immense. Des centaines de volontaires qui n'ont jamais pris l'avion de leur vie demandent à être parachutés sur le camp.

VIOLAINE. Aux États-Unis, l'amiral Redford prépare l'opération de soutien Vautour, mais l'opposition des politicards du Congrès au plan Vautour – le veto britannique...

CATHERINE. À Paris, le président René Coty déchiffre mot à mot un télégramme du président Eisenhower...

VIOLAINE, *comme si elle traduisait le télégramme*:  
« Cette... bataille... restera à jamais le symbole de la... – *prononciation américaine* – détermination... DÉTERMINATION du monde libre. »  
Dwight David Eisenhower.

JEANNE. L'an de grâce 1954, l'oncle Robinson – ci-devant lieutenant d'infanterie en Indochine, né de père espagnol et de mère italienne, tenu pour mort dans la cuvette, au printemps, est entraîné vers une destination inconnue, sur plus de huit cents kilomètres...

VIOLAINE. Deux mois plus tard, après les accords de Genève, l'oncle Robinson est... restitué à la France, en compagnie des trois mille quatre cent vingt-neuf autres... Certains sont si faibles que...

*Bascule d'éclairage, Philippe aveuglé se protège les yeux en braquant ses mains ouvertes vers le faisceau de lumière blanche. Puis il reprend le soliloque de l'oncle Robinson.*

PHILIPPE. Bref, à l'origine, j'étais resté plus de trois ans au tableau d'avancement, j'allais de bureau en bureau sans avancer. C'était l'injustice. Je reste au tableau d'avancement jusqu'en 1936. 1936!... Leur front... populaire. On n'y était pour rien, nous autres : on n'avait pas le droit de faire de la politique, à cette époque-là. Les militaires n'avaient pas le droit de voter. Le droit, c'est de Gaulle qui l'a instauré pour – *colère sourde* – avoir le vote de l'armée, pour arriver à ses fins. Seulement de Gaulle est – *il cherche le mot* – crevé par sa... par sa... fantaisie, par son orgueil. L'orgueil l'a condamné de son vivant et je souhaite, je souhaite – *rage* – que l'orgueil du démon le... le réduise en petits morceaux dans sa tombe.

*Un temps. Comme s'il reprenait le fil* : Un beau jour, c'était donc en 1936, mon capitaine me met à la disposition du commandant pour vingt-quatre heures. Le commandant me donne un plan. « *Voix* » du commandant : « Vous allez me faire des agrandissements. » *Citant la réponse* : « Bien, mon commandant. » Au bureau des sous-officiers, je travaille le jour et la nuit – avec des craies blanches, rouges, jaunes...

Il y avait quarante-huit heures que je travaillais sur ces trucs-là, de jour et de nuit : un agrandissement plus grand que cette chambre!... Le matin, je veux aller aux waters, en caleçon et tout ce qui s'ensuit, parce que les waters, dans les casernes, sont toujours à l'extérieur de la caserne. Je trouve mon capitaine tout habillé dans l'escalier. Il me reproche ma tenue. « Mais, mon capitaine, je n'ai pas dormi, je me suis couché à six heures! » *Il cite le capitaine, puis la réponse* : « Comment ? Vous en aviez pour vingt-quatre heures! – Vingt-quatre heures, mon capitaine, c'est impossible. » Je l'entraîne au bureau. Il voit les agrandissements. « *Voix* » du capitaine : « Où sont vos plans ? » Il n'en croyait pas ses yeux ! Ses propres yeux.

*Un temps.* Je ne savais toujours rien des affaires. Je n'apprenais rien dans la... direction des affaires de la guerre.

Un beau jour, je suis mis à la disposition du général commandant la vingtième région militaire, à Nancy. Me voilà parti. Me voilà devant le général. Je dis Mon général... « *Voix* » du

*général*: « Oui, voilà, vous allez construire un court de tennis. » Me voilà constructeur d'un court de tennis en terre battue pour la fille du général. Moi qui n'étais pas instruit des affaires de la guerre! *Pause*. Il y avait déjà un court de tennis cimenté – mais la terre battue convient mieux aux jeunes filles que le ciment, cela va de soi... *Un blanc*. Je n'ai jamais vu la fille du général. Je ne l'ai jamais vue jouer au... tennis.

*Philippe rit nerveusement. Il regarde la salle*. Cinq ans déjà: la terre natale ne me manquait pas. Comment la terre natale peut-elle vous manquer, quel que soit le lieu, l'endroit... où que l'on soit né! Aujourd'hui la terre natale ne me manque absolument pas, l'Algérie NE ME MANQUE ABSOLUMENT PAS. Parce que j'ai vu mon quartier, le quartier où je suis né, c'est une calamité. C'EST UNE CALAMITÉ! La saleté de partout. C'est quelque chose qu'on ne peut pas... *IMAGER*.

Ceux qui habitent là-bas sont des... salopards – fini. Il n'y a pas de pauvres, là-bas. Ils sont tous riches, là-bas. Et si vous donnez l'aumône à quelqu'un, ce quelqu'un se moque encore de vous. – Une engeance! *Il crache par terre*.

Bref, un beau jour, les portes s'ouvrent, la carrière commence, un beau jour de 1936, les portes de l'enfer se sont ouvertes. Je ne voyais qu'une chose: j'avais mon salaire, je... gagnais ma vie, sans emmerder le monde. Emmerder le monde! LE MONDE ENTIER!

Un camarade avait un cousin colonial, ce colonial lui avait écrit, à Nancy, en avril 1936, il lui

avait écrit Voilà, je t'ai trouvé un permutant – un permutant des troupes coloniales qui voulait rentrer en métropole: tu pourras voyager.

À cette époque, c'était le régiment d'infanterie COLONIALE, le RIC, et non pas le régiment d'infanterie de marine, le RIM, qui n'existait pas!

À cette époque, le prétendu régiment d'infanterie de marine N'EXISTAIT PAS ENCORE, mais le régiment d'infanterie coloniale, le RIC, était le fleuron de l'armée française!

Seulement voilà. Entre-temps le camarade – un Corse – avait trouvé une fiancée à Nancy. Il était embêté, parce qu'il ne voulait plus permuter. Il me demande si l'Indochine m'intéresse, moi? Bien sûr que moi l'Indochine m'intéresse! Je prends sa place. J'écris au permutant et... *Un blanc*. Là, je crois que j'ai perdu un peu d'ancienneté dans le grade. Quand on permute, on conserve son grade, mais on prend le temps d'ancienneté dans le grade... du permutant.

Je rêvais d'Indochine, je voulais voyager – me voilà au vingt-troisième régiment d'infanterie coloniale à Paris... PARIS! Une calamité. Le vingt-troisième régiment d'infanterie coloniale est consigné en banlieue parisienne. PARISIENNE! Me voilà au bataillon d'Ivry, désigné pour les convois funèbres. Lorsqu'un officier, un sous-officier, même un soldat mourait, on allait au Val-de-Grâce. On était quatre, au minimum, mais on était parfois douze, au maximum: tout dépendait du grade... Je présente les armes lorsque le corps sort de l'église ou de la morgue.

On présente les armes, le corps va à gauche ou à droite... Je ne faisais que les convois funèbres! Un beau jour, le capitaine me dit « Vous partez à Joigny, troisième régiment d'artillerie coloniale ». Joigny. Qu'est-ce que je vais faire à Joigny? Le capitaine me dit « Vous allez faire un stage d'hippologie ». Bon. Il me faut un cheval. Et me voilà parti. Nous étions cinq coloniaux : il y avait un pied-noir du vingt-troisième – c'était moi –, un type du vingt et unième dont j'ai oublié le nom et – *il hésite* – trois autres types... J'étais dans la coloniale à Joigny! Je n'étais pas instruit des affaires de la guerre. J'apprenais... le cheval. LE CHEVAL. Le chanfrein, les naseaux, l'astragale, le paturon, le calcanéum, l'os crochu, l'avant-train, la châtaigne et tout le bataclan. Mon cheval, à moi, s'appelait Ésope. Il était doux, un bon cheval, pas de problème. J'avais un camarade, il avait un cheval, au contraire... il s'appelait Seigneur... ce bâtard de Seigneur ne voulait pas galoper! Le hasard a voulu que je sois le meilleur cavalier. Le capitaine me dit: « Vous allez monter Seigneur. » Ce bâtard de cheval ne voulait pas galoper, rien à faire. Une tête de mule. Je fous un coup d'épéron. Mon Seigneur qui se met à ruer!... Comme par hasard, je tombe assez mal. Je m'attrape les cacahouètes dans la selle. J'ai vu les étoiles, le soleil, la lune, et tout ce qui s'ensuit. Je me retrouve dans les convois funèbres. Arrive une autre note: me voilà au fort de Montrouge, détaché par une note de service... Me voilà

chargé de la pyrotechnie, des cartouches, des explosifs, de tous les engins qui pouvaient exister au fort de Montrouge. CHARGÉ DES EXPLOSIFS ! Là, j'étais mon grand patron.

Un beau jour, on me dit : Vous allez faire un stage de ciné... tir. C'était le nom d'un exercice de tir. Il s'agissait de tirer sur un écran de papier grand comme... ce mur, afin d'apprendre à tirer sur un objectif mobile.

Je commence l'instruction, après plus de six ans d'armée !

On tirait sur des silhouettes ennemies. Au contact de la balle sur l'écran, la projection s'arrêtait.

Tout s'arrête. Derrière l'écran, des ampoules clignotent. Et l'impact reste visible, parce qu'on voit la lumière qui traverse le trou. À ce moment-là... – *il hésite* –, comme l'image est arrêtée... *Un blanc.*

Mon stage fini, je me retrouve dans les convois mortuaires. Une calamité ! Un beau jour, c'était en 1938, je crois, ordre de départ : la compagnie est attendue en Indochine. Rassemblement.

Nous voilà partis. Gare d'Austerlitz. Marseille, port de mer. Escale à Port-Saïd. Le canal de Suez, la mer Rouge, escale à Djibouti. *Un temps.* À Djibouti, je voulais envoyer une carte postale... à ton grand-père. J'avise une jeune fille, dans la rue, à Djibouti – il faisait nuit... « Pardon Mademoiselle, où se trouve la poste, s'il vous plaît ? » Elle prend ses jambes à son cou, comme on dit vulgairement. C'était la fille d'un colonial. Évidemment, elle n'avait pas confiance dans

la coloniale!... La coloniale avait mauvaise presse, voilà pourquoi le RIM, régiment d'infanterie de marine, finira par remplacer le RIC.

*Sarcastique*: Régiment d'infanterie coloniale, c'était un peu... fade, évidemment. COLONIALISTE! Des voleurs, évidemment, les colonialistes. Des violeurs, des pilleurs, des assassins. Qui prennent aux autres leurs filles, leurs terres, leurs richesses. Car les autres ne sont pas... colonialistes, eux, évidemment!

*Un temps*. Vingt-huit heures de bateau, escale à Djibouti, escale à Colombo, ensuite Saïgon, pas de problème.

Changement de bateau, nous voilà sur un bateau à deux cheminées. On a eu la malchance de tomber sur la mousson: il y avait le... roulis. On touchait la mer avec la main.

Il y avait des passagers. À Tourane, les passagers débarquent. Il y avait le... tangage. Bref, on ne pouvait pas utiliser la passerelle, on ne pouvait pas mettre le navire à quai, il a fallu débarquer les gens avec un treuil. Il y avait un chaland, qui était creux, on débarquait les gens comme la marchandise, avec le treuil, dans les filets, comme du poisson. Une véritable calamité!

Bientôt, nous voilà partis pour Haiphong... Puis Hanoi, où je suis affecté au troisième régiment de tirailleurs tonkinois. Enfin!

*Un blanc*. J'aimais la vie militaire. Il faut aimer la... – *il hésite* – vie. Si tu n'aimes pas la solitude, ainsi de suite, ce n'est pas la peine.



*Philippe reste prostré.*

JEANNE. 1939, Hanoi, puis Monkay, l'homme marche. Quelque temps plus tard, il se bat aux côtés des Chinois, contre les envahisseurs japonais. Quelque temps plus tard, il se bat sans savoir pourquoi aux côtés des Japonais, contre les Américains. Quelque temps plus tard, il se bat à nouveau au côté des Américains, contre les Japonais, sans savoir pourquoi.

PHILIPPE. Enfin... à la fin de la guerre, cela peut sembler bizarre, mais le militaire de carrière, qui avait toujours obéi, qui avait toujours servi le gouvernement, qui avait obéi au gouvernement FRANÇAIS de Pétain, qui avait été fidèle au Maréchal, n'était plus... DE CARRIÈRE. Le voilà obligé de signer un nouvel engagement !

JEANNE, *elle annonce*: HISTOIRE D'UNE CARRIÈRE MILITAIRE. L'homme marche, il va de travers. On le dresse, il apprend à filer droit. L'homme va droit, l'histoire va de travers. L'homme qui va droit va de travers.  
Comment s'en sortir ? La marche est rectifiée, l'histoire est rectifiée, l'homme est rectifié.  
L'homme rectifié n'est plus le même homme.  
Comment s'en sortir ? La rectification est rectifiée. L'homme rectifié devient L'HOMME. L'histoire rectifiée devient L'HISTOIRE.

L'homme marche, l'histoire progresse, l'homme va droit, il marche dans le sens de l'Histoire.

1944, l'oncle Robinson, mon oncle, militaire de carrière, au service du Maréchal, n'est plus... de carrière.

1945, il signe le nouvel engagement. L'homme marche, l'homme est rectifié.

1947, il mène une opération de police au Tonkin. Le gouvernement affirme que la question militaire est définitivement... résolue. L'histoire dérape, l'histoire est... corrigée.

1948, le Vietnam proclame son adhésion à... – *elle hésite* – l'Union française. 1949, l'oncle Ho, de son côté, les rebelles de leur côté, le Viet-minh, dans les montagnes... *Elle s'interrompt.*

VIOLAINE. Pendant ce temps, à Mostaganem...

JEANNE. L'homme marche, la marche va dans le sens de l'histoire, l'histoire marche à reculons.

1954, bien avant ma naissance, l'oncle Robinson, mon oncle, ci-devant lieutenant d'infanterie en Indochine, tenu pour mort à Diên Biên Phu...

*Blanc.* Et moi Jeanne, la petite Jeanne, Jehanne, Jane... – *elle s'interrompt.* L'histoire est rectifiée, la main qui écrit, rectifiée. La main gauche est liée dans le dos, la main droite est dressée, et moi Jeanne, la petite gauchère... – la petite gauchère écrit l'histoire avec la main droite.

VIOLAINE. À Mostaganem, pendant ce temps...

CATHERINE. À Mostaganem, le 8 mai 1954, la représentation du Théâtre des Champs-Élysées, en tournée, est annulée en raison des événements d'Indochine.

À Paris, le ministre des Beaux-Arts ordonne la fermeture des théâtres subventionnés, en raison des événements. Toutefois, les Ballets soviétiques donneront lundi 10, en soirée, la représentation annoncée.

*Noir du côté des femmes. Seul Philippe reste visible sur scène. Avant que la lumière revienne, une flamme déchire le noir. Lorsque la lumière revient, Philippe achève de brûler un journal. Il jette au sol ce journal enflammé. La scène est presque nue. On voit les étoiles.*

PHILIPPE. J'ai beaucoup souffert par la faute de maléfices...

À Monkay, en Indochine, je mange des pois chiches. Mais une tête de lézard se trouvait dans un de ces maudits pois chiches ; je l'ai avalée. C'était un lézard de LÀ-BAS. Ce lézard m'a fait beaucoup de tort.

Il a fallu que je le fasse enlever en Algérie.

Mon estomac ne fonctionnait plus. Je suis allé voir une sorcière, en somme, dans les Aurès. La sorcellerie est le seul remède... contre la sorcellerie. La sorcière me dit, sans me connaître, en somme – « voix » de la sorcière – : « Toi, tu as été opéré de l'aine », ce qui était parfaitement exact. Elle me dit, sans me connaître : « Toi, tu as

mangé un lézard. Maintenant, je vais te le sortir.» Ce qu'elle a fait, en somme, avec du plomb.

Elle avait une casserole pleine d'eau. Elle me dit : « Mets-toi debout, sur la casserole. » La casserole entre les jambes. Elle prend le plomb fondu, elle le verse dans l'eau. Elle commence à chercher, l'eau remue... et elle sort le lézard, transformé en plomb.

Tu ne me crois peut-être pas, mais voilà, c'est l'exacte vérité. Un maléfice tonkinois.

Mais les maléfices chinois ou indochinois ne sont rien comparés aux maléfices juifs.

Un jour, j'étais chargé de la construction d'un fortin, en Indochine, mais le secrétaire des travaux était un Juif. Son nom, Benharoche. Il était contre moi, naturellement, parce que moi, j'étais contre lui ; ce qu'il savait parfaitement.

Je me trouve sur le chantier. Le Juif s'approche de moi – traîtreusement ; voilà qu'il me montre un journal enflammé.

J'ai tout perdu depuis ce jour, par la faute de ce journal enflammé. Je ne pouvais plus rien faire contre Benharoche, depuis ce jour, par la faute de ce maléfice. Car j'ai vu les lèvres du Juif qui remuaient, puis je suis tombé comme évanoui, pendant qu'il brandissait le journal en feu.

Je n'avais plus aucun pouvoir sur ce Juif ; il a pris la direction des travaux. Il s'est même construit un bateau de cinq mètres cinquante, six mètres... aux frais de l'État français ! Alors que j'étais contre.

Mais les maléfices juifs ne sont rien comparés aux maléfices FÉMININS. En Indochine j'avais une femme: Tanarah. Un beau jour... – évidemment, ce qu'on peut faire avec une femme, je le faisais avec Tanarah; un homme et une femme, ça a des moments d'évasion – un beau jour, une fois fait ce qu'on devait faire, elle me vole un bas. Parce qu'en Indochine française, on porte le short avec les bas.

Je ne m'en suis pas aperçu. Mais le lendemain, je cherche mon bas, je ne le trouve pas. Elle me demande ce que je cherche. Je dis: Je cherche mon bas. Elle me dit: Peut-être qu'un rat l'a emporté. UN RAT!

Depuis ce jour, c'est assez... insolite, j'ai la jambe qui est noire. Non pas le pied, mais la jambe est... noire. Entièrement noire, depuis ce jour.

*Noir.*

## TROISIÈME ACTE

*Mostaganem – ou plutôt son évocation. Le même sol peint, toujours plus ou moins couvert de sable noir. Vent d'abord modéré, puis fort. De vieux journaux, des papiers gras, des étoffes, etc., volètent sous l'action du vent. Non loin, l'immensité de la mer et du ciel. Lumière bleue. Philippe, débraillé mais désormais entièrement habillé en oncle Robinson de 1958 (l'oncle revenu à la vie civile), arpente le plateau avec un projecteur électrique ou une lampe-tempête dans une main, la valise dans l'autre.*

PHILIPPE. Maudite tempête...

VOIX DU GÉNÉRAL DE GAULLE. Il est parti de cette magnifique terre d'Algérie un mouvement exemplaire de rénovation et de fraternité.

PHILIPPE. Maudite tempête!

VOIX DU GÉNÉRAL DE GAULLE. Il s'est levé de cette terre éprouvée et meurtrie un souffle admirable qui, par-dessus la mer, est venu passer sur la France entière pour lui rappeler quelle était sa vocation ici et ailleurs.

VIOLAINE. «Le 6 juin 1958, c'est le grandiose moment de Mostaganem : musulmans et Français, la main dans la main, entendent les paroles

du général de Gaulle... » – déclare l'ex-général Raoul Salan, quatre ans plus tard, le 16 mai 1962...

CATHERINE, *elle l'interrompt*. Le 16 mai 1962 – sur le pont du bateau...

VIOLAINE, *elle termine*: ... au deuxième jour de son procès devant le haut tribunal militaire.

« Quarante-huit heures auparavant – déclare Salan au tribunal –, le 4 juin 1958, j'avais reçu à Alger le général de Gaulle, nouveau chef du gouvernement. S'adressant aux membres du Comité de salut public, il leur disait : L'ALGÉRIE C'EST MOI, MON REPRÉSENTANT C'EST LE GÉNÉRAL SALAN. »

*Philippe gêné par le vent pose le projecteur ou la lampe-tempête au sol, rajuste sa tunique de voyageur, passe les mains dans ses cheveux, marche à contre-courant; il se fraye un chemin dans ce tourbillon qu'est devenue la scène. Le projecteur ou la lampe-tempête s'éteint; reste la lumière bleue, étale, sur la scène où toute chose s'envole. Philippe ne peut plus avancer, il reste debout au milieu du tourbillon, il se protège le visage avec les mains. Noir.*

UNE VOIX AU LOIN. Le voilà, il vient, c'est lui.

UNE AUTRE VOIX. C'est lui ! Voyez. Il est venu.

*Lorsque la lumière revient, Philippe et Jeanne sont là; Jeanne dans son costume enfantin du début (premier acte).*

*La valise est entrouverte. Philippe tente de la refermer sans y parvenir. Au loin, rumeur de foule sur fond de marche militaire. Peut-être un bébé qui hurle ou pleure.*

PHILIPPE. Maudite tempête.

JEANNE. Aussi loin que je me souviene...

PHILIPPE. Avec la nuit vient le vent... Maudite tempête!

JEANNE. D'abord les tissus sont mêlés dans l'eau.  
Puis le cœur bat. Les poumons sont gonflés d'air.  
La voix n'est pas encore la voix, le chant n'est pas encore le chant.  
La voix promise c'est l'aridité du cri.

PREMIÈRE VOIX AU LOIN. Il arrive. C'est lui. Il soulève son képi.

PHILIPPE. La nuit tous les chats sont... *Il s'interrompt, revient à la valise.* Maudit ouragan! Impossible de boucler la valise.

DEUXIÈME VOIX AU LOIN. Il vient vers nous. Il va parler.

JEANNE. Vous entendez? Autant que je me souviene, du plus loin de ma naissance, le cri monte à ma gorge comme une main.

PHILIPPE. Le choc aura faussé la serrure...



TROISIÈME VOIX AU LOIN. Mostaganem! Mostaganem! C'est la France qui te parle.

*Violaine et Catherine s'avancent, chargées de bampes de drapeaux et de pièces d'étoffe bleu blanc rouge.*

VIOLAINE, *elle appelle*. Fatima! Fatima!  
*Un temps*. Elle tarde à obéir... *Un temps*. Où la Fatma est-elle encore passée? *Cris d'enfant*.

LATIFA, *resurgit*. Oui, Madame?

CATHERINE. Fatima! Mais alors qui s'occupe de ma petite? *Latifa fait signe vers le fond du plateau, s'apprête à retourner auprès de l'enfant.*

VIOLAINE. Fatima, ma fille. Vois dans quel état nous sommes. *Nouveaux cris ou pleurs d'enfant.*

CATHERINE. Nourrice, nourrice... *Un temps*. Mais quand tout ça va-t-il finir?

*Violaine dépose les drapeaux tricolores dans les bras de Latifa, qui les soupèse comme on berce un enfant.*

JEANNE. J'ai vingt-trois jours. Les hommes sont partis. Une nouvelle fois, ils partent. Comme ils allaient le 13 mai au plateau des Glières d'Alger, devant le monument aux morts, ils vont aujourd'hui, le 6 juin 1958, sur la grand-place de Mostaganem, écouter la voix de la France. Ils

agitent les mains, les drapeaux tricolores par centaines. Ils soulèvent... – *elle hésite* – le cœur.

VIOLAINE, à *Latifa*, au sujet des drapeaux. Il y en a qu'il faut raccommoder. D'autres sont à jeter. Fais vite. *Latifa examine le plus grand des drapeaux, sur lequel apparaît le Sacré-Cœur.* Celui-ci, le plus grand, attache-le à son mât.

JEANNE. Elle berce une enfant, elle berce une étoffe. Mostaganem est le centre du monde, ce matin du 6 juin 1958. Une grande voix s'est dressée par-dessus les hommes.

PHILIPPE. Quand la parole est donnée... *Il laisse la phrase en suspens.*

VIOLAINE, à *Latifa*. Prends du fil de couleur. Surtout qu'on ne voie pas les raccords.

LATIFA. Oui Madame...

VIOLAINE. Fasse qu'on ne voie ABSOLUMENT RIEN.

LATIFA. Oui Madame.

VIOLAINE. Ceux qui sont dessous, quand la francisque s'y trouve, laisse-les: ils sont du temps du Maréchal.

JEANNE, *elle montre l'horizon.* Là-bas Mostaganem, la ville, est en liesse...

*Rumeurs de la grand-place.*

CATHERINE. J'entends sa voix. *La rumeur augmente.*

*Catherine annonce:* Voix du général de Gaulle.

*Citant le général de Gaulle:* « Mais à ce que vous avez fait pour la France, elle doit répondre en faisant ici ce qui est son devoir, c'est-à-dire... »

PHILIPPE. Quand la parole est donnée, on ne peut la reprendre. Tra la la.

CATHERINE, *elle reprend:* « ...c'est-à-dire considérer qu'elle n'a, depuis un bout jusqu'à l'autre de l'Algérie, dans toutes les catégories, dans toutes les communautés qui peuplent cette terre, qu'une seule espèce d'enfants. »

VIOLAINE. Il est venu chargé du poids de cette parole qui rend la vie aux hommes...

CATHERINE, *reprenant Violaine:* Cette parole qui rend la vie aux hommes, comme la vie leur fut autrefois rendue par le don que fit de sa personne... euh... – *elle hésite, reprend* – autrefois, oui, par le don qu'un... – *elle hésite* – qu'un autre fit aux Français de sa personne, la vie leur fut rendue comme aujourd'hui, à Mostaganem, par cette parole qui leur est donnée... *Elle hésite, reprend:* Un souffle leur a rendu le souffle...

JEANNE. Mais le sang leur monte à la tête.

VIOLAINE. Un souffle leur a rendu le souffle, une parole leur a rendu la parole, et cette parole...

PHILIPPE. JE VOUS AI COMPRIS. *Rire nerveux.*

CATHERINE, *elle cite de Gaulle*: « Il n'y a plus ici, je le proclame au nom de la France, et je vous en donne ma parole, que des Français à part entière, des compatriotes, des concitoyens, des frères qui marchent désormais dans la vie en se tenant par la main. »

VIOLAINE. Cette parole, à l'instant qu'elle les pénètre, à l'instant qu'elle leur est transmise, comme aux filles le sperme... euh... – *elle se reprend* – ... le souffle et le sang de leur père... – cette parole, elle les remue, elle les soulève...

JEANNE, *elle corrige*: Elle les remue, elle les viole de toutes parts, elle les contamine.

CATHERINE, *elle cite la fin du discours*. Mostaganem! Merci du fond du cœur... *Un temps*. Vive Mostaganem – Vive l'Algérie française – Vive la France!

VIOLAINE. Le jour se lève comme une masse sous l'action de cette parole...

PHILIPPE. Depuis un bout jusqu'à l'autre de l'Algérie, depuis un bout jusqu'à l'autre de l'Empire...

JEANNE. Cette parole qui les rend enragés.

PHILIPPE, *termine*. De Paris à Mostaganem et de Mostaganem à Nouméa, une seule espèce d'enfants.

CATHERINE. Mon petit. Mon pauvre petit.

VIOLAINE. Ils sont... – *elle hésite* – attentifs à cette parole qui leur vient du désert même de leur vie. Car ils n'ont pas de racines, car ils n'ont pas de pays... mais leurs pieds coupés, mais le sable. C'est pourquoi ceux qui ne sont pas de leur race, s'ils n'ont pas les pieds coupés, comme eux, s'ils sont de ce pays où il n'y a pas de pays, s'ils ne sont pas de leur RAGE...

JEANNE. Ceux-là – on leur coupe les jarrets, et leurs corps sont trimbalés par le désert, s'ils ne sont pas de leur rage. Notre rage.

VIOLAINE. Car ceux qui ne sont pas de ce pays où il n'y a pas de pays verseront le sang des natifs de ce pays, car ils ont reçu pour mission... – *elle hésite* – d'irriguer le désert.

PHILIPPE. Je vous en donne ma parole.

VIOLAINE. À la seule condition d'irriguer le désert avec le sang du désert, à cette condition seulement ceux qui sont... – *elle hésite* – nos pères, nos maris, nos fils... scelleront leur alliance.

CATHERINE. Ils scelleront leur alliance avec ce pays  
dans le sang de ses enfants...

VIOLAINE. Pour irriguer le sable, et pour se rendre  
maîtres du désert... pour conquérir un territoire  
et pour l'appeler leur pays.

PHILIPPE. Donner c'est donner...

VIOLAINE. Celui-ci est mon filleul qui a cru dans la  
parole donnée.

PHILIPPE. Reprendre c'est voler.

CATHERINE. Celui-ci est mon fils qui a cru dans la  
parole donnée.

JEANNE. Celui-ci est mon frère qui a cru dans la  
parole donnée.

PHILIPPE. DONNER C'EST DONNER, REPRENDRE  
C'EST VOLER !

JEANNE. Cette parole... – voici maintenant qu'un  
homme la prend dans sa bouche et nous la rend  
augmentée de lui-même. Et lui-même, cet  
homme est plus que lui-même.

PHILIPPE. Mostaganem! Merci du fond du cœur.  
Merci d'avoir témoigné pour moi en même  
temps que pour la France. *Rire nerveux.*

JEANNE. Voici que cette parole est trahie par celui-là même qu'elle a mis au pouvoir, qu'elle a... ressuscité. Voici ma naissance trahie, ma naissance souillée, ma naissance reléguée...

*Un temps.* Mais cette parole, d'autres l'ont conservée, d'autres l'ont exaltée, d'autres l'ont exhalée dans le sang... Cette parole sans issue – d'autres l'ont rétablie dans le sang d'où elle est issue.

VIOLAINE, *annonçant.* Voix du général Salan.

CATHERINE. Ou plutôt de l'ex-général...

VIOLAINE, *rectifiant.* Pardon... Déclaration... de M. Raoul Salan, grand-croix de la Légion d'honneur, grand invalide de guerre...

« *Voix* » de l'ex-général Salan: Je suis le chef de l'Organisation armée secrète. À la différence de celui qui vous demande licence de me tuer, j'ai servi le plus souvent hors de la métropole...

JEANNE. À la différence de celui-là...

VIOLAINE, *elle poursuit:* J'ai fait rayonner la France aux antipodes. J'ai commandé. J'ai secouru. J'ai distribué. J'ai sévi et, par-dessus tout, j'ai aimé.

JEANNE. À la différence de celui qui vous demande licence pour le tuer: celui que les généraux ont mis au pouvoir comme le premier des leurs. Celui-là même – voici qu'il les appelle les

généraux félons, parce qu'ils ont rétabli dans le sang la parole qu'il avait reniée. Voici qu'il les appelle... – *elle hésite* – un quarteron de généraux à la retraite!

VIOLAINE, « *Voix* » de *l'ex-général Salan*: Je n'ai pas à me disculper d'avoir refusé que l'on mît d'abord une province française aux voix pour la brader ensuite dans le mépris cynique des engagements les plus sacrés.

JEANNE. Lui-même qui s'était engagé auprès d'eux, lui-même qui n'avait pas refusé de prendre dans leurs poings, comme un morceau de viande noire qu'on jette aux bêtes, ce qu'ils avaient arraché par trahison et par force... voici qu'il les appelle factieux, voici qu'il dit l'État bafoué, la nation défiée, notre prestige international abaissé, notre place et notre rôle en Afrique compromis...

PHILIPPE. « Et par qui? Hélas! Hélas! Hélas! »

JEANNE. Voici qu'il ordonne, au nom de la France. Voici qu'il interdit. Voici qu'il décide. Voici qu'il attend de réduire...

PHILIPPE. « Par des hommes dont c'était le devoir, l'honneur, la raison d'être de servir et d'obéir. »  
*Rire nerveux.*

CATHERINE. Le 23 avril 1961, à vingt heures précises, la vie s'arrête en France et hors de



France : de Gaulle parle... – *elle hésite* – à la télévision.

« *Voix* » du général de Gaulle : « Au nom de la France, j'ordonne que tous les moyens, je dis tous les moyens, soient employés pour barrer partout la route à ces hommes-là, en attendant de les réduire. J'interdis à tout Français et, d'abord, à tout soldat, d'exécuter aucun de leurs ordres. » Tout est paralysé : le général s'adresse... – *elle hésite* – à la télévision... « Par là même, je m'affirme pour aujourd'hui et pour demain en la légitimité française et républicaine que la nation m'a conférée, que je maintiendrai, quoi qu'il arrive jusqu'au terme de mon mandat ou jusqu'à ce que viennent à me manquer soit les forces, soit la vie, et dont je prendrai les moyens d'assurer qu'elle demeure après moi. »

PHILIPPE. « L'avenir des usurpateurs ne doit être que celui que leur destine la rigueur des lois. »  
*Éclat de rire nerveux.*

JEANNE. Voici Paris mis en état d'alerte. Il appelle au secours.

CATHERINE, « *Voix* » du général de Gaulle : Françaises, Français ! Voyez où risque d'aller la France par rapport à ce qu'elle était en train de redevenir. Françaises, Français ! Aidez-moi !

JEANNE. Il nous demande de l'aider !

PHILIPPE. Hélas ! Hélas ! Hélas !

VIOLAINE. Déclaration... de M. Raoul Salan – grand invalide de guerre –, au deuxième jour d'audience.

« *Voix* » de Raoul Salan. Quand on a connu la France du courage, on n'accepte jamais la France de l'abandon. *Un temps*. Je ne dois de comptes qu'à ceux qui souffrent et meurent pour avoir cru en une parole reniée et à des engagements trahis. *Un temps*. Désormais je garderai le silence.

*Latifa revient, les drapeaux sous le bras. Le plus grand – frappé du Sacré-Cœur – relié à son mât.*

LATIFA, à Violaine. Tout est recousu, Madame.

VIOLAINE. C'est bien, ma fille. – Va. Porte nos couleurs aux hommes, sur la grand-place, avant la fin des discours. *Latifa se dirige vers la sortie avec les drapeaux, le plus grand flottant au sol; elle se prend les pieds dans l'étoffe, trébuche.*

Ah la Fatma, CETTE FATMA !

*Latifa se relève, ramasse le drapeau étalé au sol, lisse l'étoffe froissée, crache dans ses mains, humecte l'étoffe salie, frotte encore l'étoffe avec ses doigts, souffle sur l'étoffe.*

JEANNE. Elle Latifa dite aussi Fatima dite la Fatma – elle lisse l'étoffe froissée comme on caresse le visage d'un enfant...

*Latifa sort.*

CATHERINE. Mais la petite?...

*Philippe continue de s'acharner sur la serrure de la valise, sans parvenir à la fermer.*

PHILIPPE. Il faut qu'une valise soit ouverte ou fermée.

JEANNE, *elle poursuit*: ... Elle Latifa dite la Fatma – elle a couru dans les rues, sur les chemins qui vont à Mostaganem, la ville; elle court porter aux hommes, de la part des femmes, la bannière fétiche. *Au loin jaillissent de nouvelles rumeurs, de nouveaux vacarmes, de nouveaux applaudissements.* Ils ont beau crier leur joie, là-bas, ce jour de l'appel du 6 juin 1958, leurs cris déjà, leur moindre parole est retournée dans sa bouche comme une crêpe.

CATHERINE, *elle insiste*. Mais la petite?... Ma petite, qu'il faut garder?! *Elle sort avec Violaine.*

*Philippe secoue la valise afin de faire tomber par l'entrebâillement les objets qui s'y trouvent. Tombent une paire de lunettes noires, une paire de moustaches noires, un bas noir, etc. Philippe les examine, les dispose autrement au sol, etc.*

JEANNE. La Fatma ne rentrera pas. Au creux de la ville pavoisée et sous les entrailles de cette ville, entre les rochers qui l'encadrent comme la pierre

renforcée d'une muraille encadre la meurtrière – sous les entrailles de la ville, entre deux couches de sable, comme l'eau a coulé le long des jambes de la femme enceinte, comme un filet de sang désigne sa source, comme l'enfant vient au monde – sous les entrailles de la ville, dans un bruit de fabrique, comme le sel se mêle à la roche, comme on entend le soleil crisser – sous les entrailles de la ville, à l'endroit exact de son passage, la mer emporte avec elle la pierre et les morceaux détachés, la pierre et les objets tombés de la ville, les étoiles décrochées de la ville en fête, elle emporte avec elle un bout de métal fiché dans les gravats, les tessons de bouteilles, les pneus de caoutchouc, elle emporte avec elle comme un drap frais le souvenir du corps nocturne de la ville et parmi les résidus de la nuit elle emporte avec elle les chats, les chiens crevés, une main coupée, une jambe, un enfant... *Un temps.*

Et parmi l'écume à la surface de l'eau claire entre le barrage des rochers... entre le barrage des rochers à la surface de l'eau c'est une pièce d'étoffe délavée à présent et trouée en son milieu et même en partie décousue – cette pièce d'étoffe effrangée, détachée de son mât, c'est la bannière tricolore au Sacré-Cœur arraché.

Car la Fatma ne rentrera pas. Elle, la Fatma, autrement dit la bonne, autrement dit la bonniche, ne rentrera pas de sitôt. Car elle n'est pas allée sur la grand-place noire de monde; elle n'est pas allée porter à mon oncle, porter à mon – *elle*

*hésite* – père et aux autres hommes le drapeau recousu de sa honte.

Et les femmes – Catherine ma mère et Violaine ma tante – ne l’ont pas vue revenir. Elles ne l’ont jamais vue revenir avec les drapeaux rapiécés... ou même sans ces drapeaux. Et elles parlent de malheur, elles parlent de l’inconstance des serviteurs, elles parlent de la ruse des serviteurs et plus particulièrement de la ruse des femmes arabes – la ruse de la Fatma. *Un temps.*

Je suis née et ma nourrice est morte.

La route est longue qui va du jardin à la ville. Sur la route les assassins cheminent. Au détour de la route un sentier mène à la mer.

Trois semaines plus tard, on retrouve à marée basse le corps d’une jeune femme arabe. Tous les traits sont gommés, comme le drapeau a pâli. La couleur est gommée, le corps gonflé comme un grand signe effacé, presque nu.

PHILIPPE, *il considère le contenu de la valise répandu au sol.* Il faut qu’une valise soit ouverte ou fermée – disait-il, lui, l’oncle Robinson, mon oncle, à l’époque où... – *il hésite* – mon père était déjà mort, mon père, lui aussi, avait tiré sa révérence sur le pont du bateau, tandis que... sur les quais, par centaines, roulés dans les couvertures militaires, les rapatriés – *il hésite* – roulent des yeux... écarquillés... *Il s’interrompt.* Par centaines, la mer les a rendus, ni souvenir gardé, ni souvenir gardien, la mer est oublieuse et vaste, mon père, l’eau a lavé ses traits, l’encre de son

nom... *Il s'interrompt.* Sur le pont, par centaines, à l'arrière du paquebot, par centaines, dans les cabines bondées, par centaines, sans parler des enfants, dans la soute aux bagages, par centaines, les yeux tournés vers l'intérieur... *Il s'interrompt.* Et parmi eux la mère, la tante, la sœur, le père et l'oncle Robinson, et parmi eux c'était nous... *Il s'interrompt.* Mais le père s'est retranché de nous, il s'est écarté de nous, d'un seul bond, une seule balle, dans la bouche, par-dessus le bastingage, à l'entrée du bâtiment dans le port de Marseille, ce jour-là – le 16 mai 1962... Par centaines, les rapatriés assis sur leurs valises, par centaines, sur les malles, sur les caisses, les valises par centaines, perdues ou crevées... *Il s'interrompt.* Parmi eux l'oncle Robinson, la mère, la tante, ma sœur Jeanne et... moi – Philippe – âgé de quatorze ans et demi. *Blanc.*

*Un temps.* Il faut qu'une valise soit ouverte ou fermée, disait-il, lui, l'oncle Robinson, à l'époque justement où... – *il s'interrompt* – les porteurs de valises occupent l'arrière-boutique de la France et parmi eux... – *il hésite* – l'oncle Robinson porte les valises... de l'Organisation armée secrète.

*Philippe range les affaires dans la valise, à l'exception des lunettes noires, de la paire de moustaches noires, du bas noir. Il tente une dernière fois de fermer la valise, n'y parvient pas, la tient entrebâillée et s'en débarrasse dans la coulisse. Une main invisible lui tend une nouvelle valise, identique, mais bien fermée, avec une petite clé d'argent dans la serrure. Il glisse la clé dans sa poche, dépose la*

*valise fermée à ses pieds. Il met les lunettes noires, entame sa métamorphose.*

JEANNE. À Marseille, le 16 mai 1962... *Elle s'interrompt.* À Paris, le 16 mai 1962, deuxième audience, le général Salan prononce son unique déclaration tandis que... notre père... mon pauvre père! *Blanc.* À Marseille, tandis que sa jambe continue de noircir, pendant des mois, l'oncle Robinson continue l'action... – *elle hésite* – il continue d'agir au nom de l'Organisation... L'oncle Robinson, mon oncle, retour de la coloniale et retour d'Algérie, continue l'action – *elle hésite* – secrète. Il prolonge le bras de l'Organisation armée secrète, à Marseille, sur le territoire national... L'oncle Robinson, parce qu'on l'a persécuté – parce que son frère est mort et parce qu'on l'a persécuté... – il prépare les explosifs pour le compte de l'Organisation. *Un temps.* L'oncle Robinson est un spécialiste des explosifs, cependant les feux d'artifice sont sa vraie spécialité... *Soudain le feu jaillit du ciel. Jeanne est emportée vers les cintres, dans une pluie de paillettes d'or. Telle la Vierge Marie au terme de la représentation du mystère de l'Assomption, le 15-Août, en la cathédrale d'Elche.*

*Philippe, lunettes noires, assiste au mystère puis retourne à sa valise.*

PHILIPPE. Mon oncle. Mon cher oncle! *Un temps.*  
S'il te plaît, raconte-moi l'Algérie.

Quand tu as construit le bateau. Raconte encore quand tu fabriquais les tonneaux.

*Il passe la paire de moustaches noires.*

« Voix » de l'oncle Robinson. Aussi loin que je me souviens, on m'a persécuté. Non seulement l'armée française m'a persécuté, mais les Arabes, les mages africains, les sorciers chinois, les Anglais, les Américains, les Juifs m'ont persécuté. Le général – *il s'étrangle* – de Gaulle, que le diable l'emporte et que son nom maudit soit – *il hésite* – exterminé, m'a persécuté et me persécute encore dans mon cœur et... dans l'Algérie française tout entière.

*Un temps.* L'armée française m'a persécuté. Aussi loin que je me souviens, j'étais l'homme à tout faire de l'armée française. La première casemate du troisième territoire militaire, en Indochine, c'est moi qui l'ai construite, allez savoir pourquoi. C'est moi qui ai dû couler le béton. Par ordre de mon capitaine.

Me voilà parti au kilomètre 12, par ordre de mon capitaine – au kilomètre 12, puis au terrain d'aviation –, me voilà déguisé en ingénieur des travaux publics !

*Un temps.* Les Chinois, les Anglais, les Américains, nos anciens alliés, un beau jour, deviennent nos ennemis. Du jour au lendemain, ils se retournent tous contre nous. Ils nous persécutent du jour au lendemain. Par la faute du général de Gaulle.

Du jour au lendemain, de Gaulle s'est sauvé. De Gaulle est un – *il hésite* – déserteur. DÉSERTEUR !



Le Code militaire aurait dû le juger en tant que déserteur, et non en tant que vainqueur. Il a déserté, puis il a voulu nous tuer, nous autres.

*Un temps.* Du jour au lendemain, par la faute de... la politique, nous voilà forcés de choisir nos ennemis... Je dis que la France et l'Allemagne devaient faire front ensemble, pour le bien de tous, ou pour le mal de tous: nous sommes vaincus, il faut le reconnaître. Pétain – lui – l'a reconnu, avec ses généraux, dans leur wagon. L'ancien wagon – *il hésite* – du maréchal Foch!...

*Un temps.* Mais les accords du wagon et de la forêt de Compiègne n'ont pas été respectés, par la faute de – *il expulse ce nom* – DE GAULLE, voilà pourquoi les Allemands ne se sont pas repliés en Allemagne et voilà pourquoi ils ont finalement perdu confiance en nous.

La confiance était brisée. Par la faute... des communistes, des Juifs, et surtout... par la faute de... DE GAULLE, ils ont envahi la zone libre: l'amitié entre le peuple allemand et le peuple français était définitivement brisée.

*Un temps.* Je pense que la confraternité avec les Allemands était possible, mais de Gaulle n'a jamais voulu la fraternité nécessaire. Or c'est pourtant lui, c'est... DE GAULLE, qui a remis la devise Liberté, égalité, fraternité. Or je dis que Liberté, égalité, fraternité N'EXISTENT PAS en France.

Travail, famille, patrie – ça existe à cent pour cent.

Je suis pour Travail, famille, patrie. En France, chacun émet son opinion, chacun sème sa graine, n'est-ce pas, et chacun défend finalement sa bourse. Voilà pourquoi je dis : Il faut qu'un seul commande et qu'il donne des coups de sape, des coups de bâton. Un État... – supposé que l'État soit un régiment –, dans un régiment, il n'y a qu'un chef, dans la – *il hésite* – profession, il y a finalement un seul général en chef de toutes les armées.

*Un temps.* Hitler était un grand chef, mais il a été trop gourmand, voilà pourquoi il a perdu la guerre. De même le maréchal Pétain était un grand chef, mais il a finalement perdu... d'abord pour la raison principale... que, dans une guerre, personne ne respecte jamais rien.

En Indochine, nous avons été battus à plate couture, il faut le dire, parce que personne n'a respecté les accords. PERSONNE !

*Il se prend la tête dans les mains, ôte ses lunettes noires, ôte sa paire de moustaches, prend le bas noir resté au sol, l'enfile comme une cagoule, son visage est à présent dissimulé par ce bas noir.*

Les Arabes m'ont persécuté, les Juifs m'ont persécuté, particulièrement le Juif Blum, le Juif Mendès et le Juif BENHAROCHE... m'ont humilié, anéanti et persécuté, d'abord en Indochine, puis en Algérie.

J'ai l'impression qu'Hitler avait compris leur système parce que, actuellement, ce sont les Juifs qui font le jour et la nuit, la pluie et le beau temps.

Je rappelle que les Juifs français sont juifs avant tout, voilà pourquoi Pétain... a très bien fait, selon moi, de les envoyer au four crématoire. TOUS!

*Blanc.* Dommage qu'il n'ait pas envoyé les Arabes aussi.

*Il regarde la lune et les étoiles à travers le bas noir. Il ouvre la valise avec la petite clé, précautionneusement. Il dispose sur scène deux paquets noirs emballés, sortis de la valise. Il arrache les boutons de la tunique de l'oncle Robinson, rage froide. Il finit d'ôter cette tunique qu'il laisse tomber à terre. Il est en maillot de corps blanc sous son bas noir/cagoule. Il prononce d'une voix soudain mate la dernière phrase.*

Si l'Allemagne avait gagné la guerre, nous n'aurions jamais perdu l'Algérie française.

*Il déballe le premier paquet. C'est un détonateur. Il déballe le deuxième paquet. C'est une charge de plastic. Il place la charge de plastic au milieu de la scène. Il regarde la lune et les étoiles, puis il appuie sur le détonateur. La scène « vole en éclats ».*

*Noir final.*